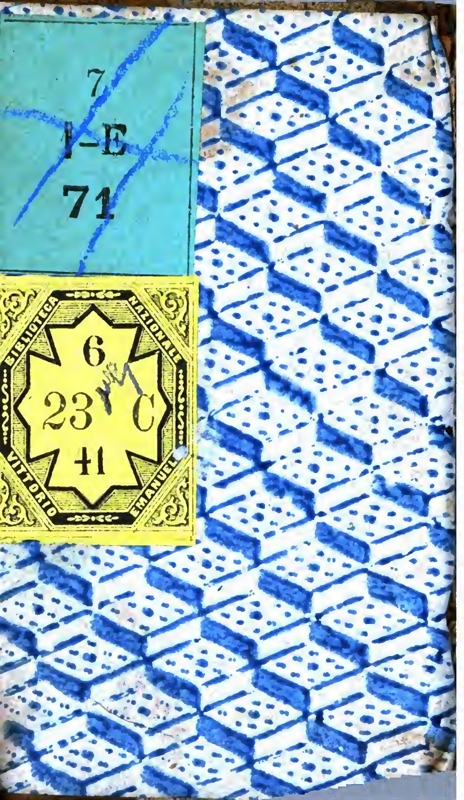
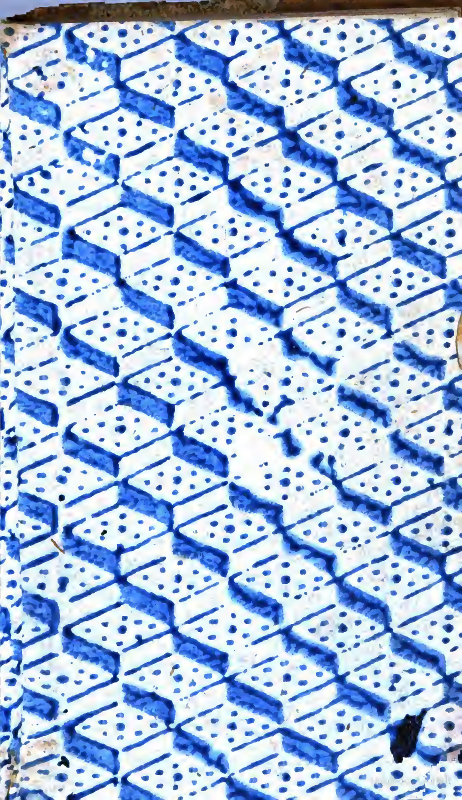



7
I-E
71
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
23 C
41



Vischard de Saint-Réal

César

Ad Ugo dal Giovane
to ———

CONJURATION DES ESPAGNOLS CONTRE LA REPUBIQUE DE VENISE,

En l'Année M. DC. XVIII.

AVEC PRIVILEGE.



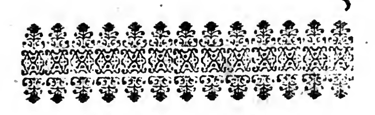
A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, ſur le Perron de la Sainte Chapelle.

M. DC. LXXXIII.



AVIS.

IL est parlé de cette Conjuration dans l'Histoire de Monsieur Nani livre troisiéme page 156. & au Cinquiéme Tome du Mercure François page 38. de l'année 1618. Les principales Pieces dont elle est tirée, comme la Relation du Marquis de Bedemar, la grande depesche du Capitaine Jacques Pierre au Duc d'Ossonne, qui contient tout le Plan de l'Entreprise, la deposition



CONJURATION DES ESPAGNOLS CONTRE LA REPUBLIQUE DE VENISE

En L'année M. DC. XVIII.



DE toutes les entreprifes des hommes, il n'en eſt point de ſi grandes que les Conjurations. Le courage, la prudence, & la fidelité qui ſont également requiſes dans tous ceux qui y ont part, ſont des qualitez rares de leur na-

ture; mais il est encor plus rare de les trouver toutes dans une mesme personne. Comme on se flatte souvent d'estre aimé plus qu'on ne l'est, sur tout quand on merite de l'estre, & qu'on a pris soin de se faire aimer, quelques Chefs de Conjuration se reposent entierement sur l'affection que leurs Conjurez ont pour eux; mais il n'y a guere d'amitiez qui soient plus fortes que la crainte de la mort. Que si cette affection est violente, elle previent le jugement dans les rencontres inopinées, elle n'est pas accompagnée de la discretion necessaire, & la plupart des gens qui veulent extremément quelque chose témoignent trop de la vouloir. Si un Conjuré est si éclairé qu'il n'y ait aucune indiscretion à craindre de sa part, il ne s'engage jamais si fortement d'af-

d'affection, que les autres; il connoît trop l'étenduë & la vray semblance du peril ou il s'est exposé & les divers partis qu'il peut prendre pour s'en dégager; il voit enfin que les avantages qu'il peut tirer de l'Entreprise sont incertains & que s'il la veut découvrir à ceux contre qui elle est faite, sa recompense est assurée. D'ailleurs, la plus grande partie de la capacité des hommes n'est fondée que sur leur experience, & ils raisonnent rarement juste dans la premiere affaire qui leur passe par les mains. Les plus sages sont ceux qui profitent des fautes qu'ils y commettent, & qui en tirent des lumieres & des consequences pour se gouverner mieux à l'avenir. Mais comme il n'y à aucune comparaison soit pour le peril, soit pour la difficulté; entre une Conjuration

& quelque autre affaire que ce soit, quelque experience qu'on aie en toute autre matiere, on n'en sauroit tirer aucune lumiere ni consequence certaine pour se bien conduire dans une Conjuration. Pour n'y faire point de faute considerable, il seroit necessaire d'avoir déja été d'une autre, mais il est rare qu'un mesme homme soit de deux en sa vie. Si la premiere reussit, les avantages qu'il en retire le mettent d'ordinaire en état de n'avoir plus besoin de s'exposer au mesme hazaad. Si elle ne reussit pas, il y perit, ou s'il échappe il n'arrive guere, qu'il veüille courir le mesme risque une seconde fois. Il faut ajoûter à ces inconveniens, que quelque haine qu'on ait pour les Tirans, on s'aime toûjours plus soi mesme qu'on ne hait les autres; Que ce n'est pas

assez que des Conjurez soient fidelles, si chacun d'eux n'est persuadé que ses Compagnons le sont aussi; Qu'un Chef doit avoir égard à toutes les terreurs Paniques, & aux plus ridicules imaginations qui leur peuvent prendre, tout de mesme qu'aux difficultez les plus solides qui se rencontrent dans son Entreprise, parce que les unes & les autres sont également capables de la ruiner; Qu'un mot dit pour un autre sujet, un geste fait sans dessein peuvent faire croire qu'on est trahi, & precipiter l'Execution; Qu'une circonstance du tems ou du lieu, qui ne sera d'aucune importance suffit quelquefois pour effrayer les esprits, par cette seule raison qu'elle n'aura pas été préveüe; Que de la maniere que les hommes sont faits, il leur semble toûjours qu'on devine leur secret,

ils trouvent des ſujets de croire qu'ils ſont découverts, dans tout ce qui ſe dit & qui ſe fait devant eux, & qui ſe ſent coupable prend tout pour lui. Que ſi toutes ces difficultez ſont preſque inſurmontables dans les Conſpirations qui n'ont pour but que la mort d'une ſeule perſonne, que ſera-ce dans celles qui en attaquent un grand nombre à la fois, qui tendent à l'uſurpation d'une Ville, ou d'un Eſtat entier, & qui par cette raiſon demandent beaucoup plus de temps pour les diſpoſer, & plus de gens pour les executer ? Ces conſiderations m'ont toûjours fait regarder ces ſortes d'Entrepriſes, comme les endroits de l'Hiſtoire les plus moraux & les plus inſtructifs; Et c'eſt auſſi ce qui m'oblige à faire part au Public de la Conjuration qu'un Ambaſſadeur d'Eſpagne

pagne à Venise fit contre cette Republique il y a environ soixante cinq ans. Je ne sai si mon jugement est seduit par l'amour du Sujet que j'ai pris a traitter; mais j'avoüe ingenument qu'il me semble, qu'on ne vit jamais mieux ce que peut la prudence dans les affaires du monde & ce qu'y peut le hazard, toute l'étenduë de l'esprit humain & ses bornes diverses, ses plus grandes elevations & ses foiblesses les plus secrettes, les égards infinis qu'il faut avoir pour gouverner les hommes, la difference de la bonne subtilité avec la mauvaise, de l'habileté avec la finesse: Et si la malice n'est jamais plus haïssable que lors qu'elle abuse des choses les plus excellentes, on en concevra sans doute beaucoup d'horreur par cette Histoire, quand on y verra de tres-grandes

qualitez employées pour une fin deteſtable : Ainſi jadis un ſage Grec voyant un Criminel ſoûtenir une fauſſeté au milieu des tourmens avec une conſtance merveilleuſe, ne pût s'empeſcher de s'écrier. *O le mal'heureux, qui fait ſervir une ſi bonne choſe à un uſage ſi mauvais !*

LE Differend de Paul Cinquiéme & de la Republique de Veniſe ayant été terminé par la France, avec l'honneur dû au Saint Siege, & la gloire que les Venitiens meritoient, il n'y avoit que les Eſpagnols qui euſſent ſujet de s'en plaindre. Comme ils s'eſtoient declarez pour le Pape, & qu'ils lui avoient offert de ſoumettre les Venitiens par les armes, ils furent irritez de ce qu'il avoit preſque traité ſans leur participation. Mais ayant

ayant penetré le secret de l'Accommodement ils connurent qu'ils n'avoient pas sujet de se plaindre de luy, & que le mepris qu'on avoit témoigné pour eux dans cette affaire, venoit du costé de la Republique. C'estoit le Senat qui avoit voulu les exclurre en quelque sorte de la Mediation: Il pretendit qu'ils ne pouvoient estre Arbitres apres avoir montré tant de partialité. Quelque ressentiment qu'il eussent de cette injure, ils ne le témoignerent point pendant qu'Henri Quatriéme vecut. Les obligations que ce Prince avoit aux Venitiens étoient trop connuës, & le soin qu'il avoit pris de leurs interests dans leur Differend avec la Cour de Rome ne l'estoit pas moins. Mais sa mort ayant mis les Espagnols en liberté, il ne falut plus qu'un pretexte. Une Troupe

de Pirates nommez les Uſcoques s'étoient habituez dans les Terres que la Maiſon d'Autriche poſſede ſur la Mer Adriatique, & qui ſont contigues aux Venitiens. Ces Brigands ayant fait un nombre infini de violences aux Sujets de la Republique furent protegez par l'Archiduc Ferdinand de Gretz, Souverain de ce Pays, & depuis, Empereur. C'étoit un Prince fort religieux, mais ſes Miniſtres partageoient le butin avec les Uſcoques; & comme ils étoient devoüez à la Cour d'Eſpagne, ils ſe ſervirent de cette occaſion pour la vanger des Venitiens. L'Empereur Mathias touché des juſtes plaintes de la Republique accommoda cette broüillerie à Vienne au mois de Fevrier de l'année mille ſix cens douze; mais cet accord fut ſi mal obſervé du coſté de l'Archiduc, qu'il

qu'il en falut venir à une guerre ouverte, où il ne remporta pas tous les avantages que les Espagnols s'étoient promis. Les Venitiens reparerent aisément par leur conduitte les pertes qu'ils firent dans quelques petits combats. Comme ils n'avoient rien à craindre des Turcs, ils pouvoient soûtenir cette guerre mieux que l'Archiduc. Ce Prince étoit pressé par l'Empereur de faire la Paix parce que le Grand Seigneur menaçoit la Hongrie, & il avoit besoin d'épargner des sommes considerables pour favoriser son Election au Royaume de Boheme qui fut faite bien-tôt apres. Les Espagnols auroient bien voulu lui donner les moyens de continuer la guerre; Mais Charles Emanuel Duc de Savoie à qui ils la faisoient en mesme tems, ne leur permettoit pas de separer leurs forces;

ees; & comme ce Duc recevoit de la Republique des ſecours conſiderables en argent, ils ne purent jamais le détacher d'avec elle. Le Conſeil d'Eſpagne étoit fort indigné de trouver les Venitiens en teſte par tout. Le genie doux & paiſible du Roy Philippe Troiſiéme & du Duc de Lerme ſon Favori, ne leur ſuggeroit aucune voye pour ſortir de cet embarras; mais un Miniſtre qu'ils avoient en Italie & qui n'étoit pas ſi moderé qu'eux entreprit de les en tirer. C'eſtoit Dom Alphonſe de la Cueva Marquis de Bedemar Ambaſſadeur Ordinaire à Veniſe, l'un des plus puiſſans. Genies & des plus dangereux Eſprits, que l'Eſpagne ait jamais produit. On voit par les Ecrits qu'il a laiſſé, qu'il poſſedoit tout ce qu'il y a dans les Hiſtoriens Anciens & Modernes

dernes qui peut former un homme extraordinaire : Il comparoit les choses qu'ils racontent avec celles qui se passoient de son Temps : Il observoit exactement les differences & les ressemblances des affaires, & combien ce qu'elles ont de different change ce qu'elles ont de semblable. Il portoit d'ordinaire son jugement sur l'issuë d'une Entreprise aussitôt qu'il en savoit le plan & les fondemens : S'il trouvoit par la suitte qu'il n'eut pas deviné il remontoit à la source de son erreur, & tâchoit de découvrir ce qui l'avoit trompé. Par cette étude il avoit compris quelles sont les voyes seures, les veritables moyens, & les circonstances capitales qui presagent un bon succez aux grans desseins & qui les font presque toûjours reussir. Cette pratique continuelle de lecture,
de

de meditation, & d'observation des choses du monde l'avoit élevé a un tel point de sagacité que ses conjectures sur l'avenir passoient presque dans le Conseil d'Espagne pour des Propheties. A cette connoissance profonde de la nature des grandes Affaires étoient joints des talens singuliers pour les manier: Une facilité de parler & d'écrire avec un agrément inexprimable: Un instinct merveilleux pour se connoître en hommes: Un air toûjours gai & ouvert, où il paroissoit plus de feu que de gravité, éloigné de la dissimulation jusqu'à aprocher de la naiveté: Une humeur libre & complaisante, d'autant plus impenetrable que tout le monde croyoit la penetrer: Des manieres tendres, insinuantes & flatteuses, qui attiroient le secret des cœurs les plus difficiles à s'ouvrir:

vrir:

vrir : Toutes les apparences d'une entiere liberté d'esprit dans les plus cruelles agitations.

Les Ambassadeurs d'Espagne étoient alors en possession de gouverner les Cours ou ils étoient envoyez, & le Marquis de Bedemar avoit été choisi pour Venise des l'année mille six cens sept, comme pour le plus difficile des Emplois Etrangers, & dans lequel on ne peut s'aider de Femmes, de Moines ni de Favoris. Le Conseil d'Espagne étoit si content de lui, que quelque besoin qu'on en eut ailleurs, on ne pouvoit mesme apres six ans se resoudre à le rapeler. Ce long sejour lui donna le tems d'etudier les principes de ce Gouvernement, d'en demesler les plus secrets ressorts, d'en découvrir le fort & le foible, les avantages & les defauts. Comme il vit que l'Archiduc seroit obligé de

de faire la Paix ; & qu'elle ne pouvoit estre que honteuse pour eux parce que le tort étoit de leur costé il resolut d'entreprendre quelque chose pour la prevenir. Il considera que dans l'état où Venise se trouvoit il n'étoit pas impossible de s'en rendre maistre avec les intelligences qu'il y avoit, & les forces qu'il pouvoit avoir. Les Armées l'avoient épuisée d'armes, & plus encor d'hommes capables de les porter. Comme la Flotte n'avoit jamais été si belle, jamais le Senat ne s'étoit crû si redoutable & ne craignit moins. Cependant cette Flotte invincible ne pouvoit presque s'éloigner de la coste d'Istrie qui étoit le siege de la guerre : L'Armée de Terre n'étoit pas plus proche, & il n'y avoit rien à Venise qui pût s'opposer à une Descente de l'Armée Navale d'Espagne. Pour rendre

dre cette Descente plus seure le Marquis de Bedemar vouloit s'emparer des Postes principaux comme la Place de Saint Marc & l'Arsenal: Et parce qu'il auroit été difficile de le faire pendant que la Ville seroit dans une tranquilité parfaitte, il jugea à propos de faire mettre le feu en mesme tems dans tous les endroits qui en étoient le plus susceptibles & qu'il seroit plus important de secourir. Il ne voulut pas en écritre d'abord en Espagne. Il savoit que les Princes n'aiment a s'expliquer sur ces sortes d'Affaires que lors qu'elles sont si avancées, qu'il ne reste plus pour les executer, que d'estre assuré de leur aveu si on reussit. Il se contenta de marquer au Duc d'Usede principal Secretaire d'Etat, que voyant la honte que la Maison d'Autriche recevoit dans la guerre du Frioul

par

par l'insolente conduitte des Venitiens, & que toutes les voyes d'accord qui avoient été prises à Vienne & ailleurs étoient ignominieuses, il croyoit estre dans l'état auquel la Nature & la Politique obligent un Sujet fidele à recourir aux voyes extraordinaires pour preserver son Prince & son Pays d'une infamie autrement inevitable; Que ce soin le regardoit particulierement à cause de l'Emploi qu'il exerçoit, dans lequel ayant sans cesse devant les yeux les sources du mal auquel il faloit remedier, personne ne pouvoit juger mieux que lui quel devoit estre ce remede; & qu'il tâcheroit de s'acquitter de ce devoir, d'une maniere qui fût digne du zele qu'il avoit pour la grandeur de son Maistre. Le Duc d'Ussebe qui le connoissoit pour tout ce qu'il étoit, comprit d'abord

bord que ce discours couvroit quelque projet également important & dangereux ; mais comme les gens sages n'entrent point en connoissance de ces sortes de choses, qu'ils n'y soyent, forcez, il ne communiqua point sa pensée au premier Ministre, & il répondit au Marquis de Bedemar en termes generaux, loüant son zele, & qu'il se remettoit du reste à sa prudence accoutumée. Le Marquis qui n'attendoit pas d'autre réponce ne fut point surpris d'en recevoir une si froide: Il ne songea plus qu'à disposer son Dessein en sorte qu'il se pût assurer d'estre avoüé.

Il n'y eut jamais de Monarchie si absoluë dans le Monde que l'Empire avec lequel le Senat de Venise gouverne cette Republique. On y fait une difference infinie

nie jusque dans les moindres choses entre les Nobles & ceux qui ne le sont pas : Il n'y à que ces Nobles qui puissent commander dans tous les Pays qui en dependent : Les plus grands Seigneurs & les premiers Magistrats de ces Pays vivent avec eux comme avec des Souverains, plûtost que comme avec des Gouverneurs, & si la Republique donne quelque-fois des premieres charges de ses Armées à des Estrangers, c'est toûjours à des conditions qui les engagent à suivre necessairement les sentimens du Generalissime Venitien & qui ne leur laissent en effet que le soin de l'execution. Comme il n'y à point de pretexte si plausible que la guerre pour charger le Peuple, celle des Uscoques donnoit une belle occasion de s'enrichir aux Nobles qui en avojent la conduitte. Elle étoit d'une

d'une dépense excessive. Outre l'argent qui alloit en Piémont, il falut dans la suitte entretenir presque une troisiéme Armée en Lombardie contre le Gouverneur de Milan qui menaçoit toûjours de faire quelque Diversion en faveur de l'Archiduc. La justice de la Republique rendoit les Commandans plus hardis à inventer de nouvelles vexations & ne rendoit pas le Peuple plus patient à les souffrir. Elles monterent a un tel point que le Marquis de Bedemar pût raisonnablement s'assurer, que la revolution qu'il meditoit seroit d'abord aussi agreable aux petites gens, qu'elle seroit funeste aux Grans. Il y avoit mesme parmi ces Grans beaucoup de personne qui n'aimoient pas le Gouvernement. C'étoient les Partisans de la Cour de Rome: Les uns qui faisoient le plus grand

nombre, ambitieux & vindicatifs, étoient irritez de ce que la Republique avoit été gouvernée contre leurs conseils pendant leur querelle avec cette Cour: Ils étoient disposez à tout faire & à tout souffrir pour ôter l'autorité des mains de ceux qui l'avoient; & ils auroient regardé avec joïe les malheur de l'Etat, comme les fruits d'une conduitte qu'ils n'avoient pas aprouvée. Quelques autres simples & grossiers vouloient être plus Catholiques que le Pape. Comme il avoit relaché de ses pretentions dans l'Accommodement, ils s'imaginoient qu'il avoit été obligé de le faire par Politique, & que s'il y avoit lieu à quelque restriction mentale dans cette Affaire, il étoit à craindre que l'Excommunication ne subsistat comme auparavant dans l'intention de Sa Sainteté. De

ce

ce nombre étoient quelques Senateurs aussi pauvres des biens de fortune que de ceux de l'esprit, lesquels servirent beaucoup dans la suitte aux desseins du Marquis de Bedemar apres qu'il leur eut persuadé à force de leur faire du bien que depuis cette Affaire on ne pouvoit plus estre Venitien en seureté de conscience. Quelques rigoureuses deffences qui soient faites aux Nobles d'avoir commerce avec les Etrangers, il avoit trouvé des moyens pour faire des liaisons étroittes avec les plus necessiteux & les plus mécontens. S'ils avoient quelque proche parente dans des Convents, quelque Courtisanne, ou quelque Ecclesiastique affidé, il achetoit la connoissance de ces Personnes à quelque prix que ce fut, & il leur faisoit des presens, qui ne laissoient pas d'estre de gran-

de valeur, quoi que ce ne fussent d'ordinaire que des curiositez des Pays Etrangers. Ces liberalitez faittes sans necessité firent penser à ceux qui les recevoient qu'ils pouvoient s'en attirer de plus considerables. Dans cette veüe ils satisfirent plainement sa curiosité sur toutes les choses dont il s'informa d'eux, ils prirent soin de s'informer eux mesmes de celles qu'ils ne savoient pas assez bien pour répondre à ses demandes, & sa reconnoissance surpassant leur attente ils n'eurent point de repos qu'ils n'eussent engagé leurs Patrons dans ce commerce. Il faut croire que la necessité en fut cause, & que ces Nobles ne purent voir sans envie des personnes entierement dependantes d'eux devenües plus riches qu'eux par des presens qui n'étoient faits qu'à leur consideration:

Mais

Mais quoi qu'il en soit de puis ce temps, il n'y eut plus de Deliberation du Senat qui fut secrette pour l'Ambassadeur d'Espagne : Il étoit averti de toutes les resolutions qui s'y prenoient, & les Generaux de l'Archiduc savoient celles qui regardoient la guerre, avant que ceux de la Republique eussent l'ordre de les executer. Avec ces intelligences il faloit à l'Ambassadeur un nombre considerable de gens de guerre pour reüssir dans son entreprise, mais comme il y avoit une puissante Armée Espagnole en Lombardie il ne craignit pas de manquer d'hommes, pourveu qu'il eut un Gouverneur de Milan capable d'entrer dans ses desseins. Le Marquis d'Inojosa qui l'étoit alors avoit des liaisons trop étroittes avec le Duc de Savoye pour y entendre. Il venoit de signer le Traitté d'Ast

dont la France & les Venitiens avoient été Mediateurs entre ce Prince & lui. l'Ambassadeur qui savoit que cette Negociation ne seroit pas aprouvée en Espagne y écrivit pour le faire rapeler, & sollicita en mesme tems D. Pedre de Tolede Marquis de Ville Franche son intime Ami de briguer le Gouvernement de Milan. D. Pedre eut ordre de partir incessament pour aller prendre la place d'Inojosa sur la fin de l'année mille six cens quinze & il ne fut pas plûtost arrivé à Milan, qu'il en donna avis à Venise par le Marquis de Lare. l'Ambassadeur communiqua son Projet à ce Marquis de la maniere qu'il jugea la plus propre pour le faire agreer & il le chargea principalement de savoir si le nouveau Gouverneur pourroit lui donner quinze cens hommes de ses meilleures

Trou-

Troupes quand il seroit tems. D. Pedre charmé de la grandeur de l'Entreprise resolut de la seconder autant qu'il pourroit le faire sans s'exposer à une ruine certaine si elle manquoit. Il dépescha une seconde fois le Marquis de Lare à Venise pour en assurer l'Ambassadeur: Mais en mesme tems il le pria de considerer, qu'il n'y avoit pas apparence d'envoyer les hommes qu'il demandoit sans les choisir extremement, & que s'ils venoient à perir il seroit inexcusable d'avoir exposé à un danger si considerable tout ce qu'il avoit de plus braves Soldats dans son Armée. Qu'il lui en donneroit pourtant le plus qu'il lui seroit possible & qu'il les choisiroit si bien qu'il répondroit d'eux comme de lui mesme. Rien n'étoit plus important pour le dessein de l'Ambassadeur que d'empescher

toute ſorte d'accommodement. Dans cette veüe il obligea le Marquis de Lare à faire des Propoſitions de Paix fort deraiſonnables au Senat de la part du Gouverneur de Milan. Le Senat y répondit avec indignation comme ils avoient preveu & ne voulut point entrer en Negotiation avec eux. D.Pedre n'oublia rien auſſi de ſon coſté pour aigrir d'avantage les choſes. Le Duc de Mantoüe étoit peu diſpoſé à accorder le pardon de ſes Sujets rebelles qu'il avoit promis par le Traitté d'Aſt; On l'encouragea à s'obſtiner ſur cet Article & à continuer les Executions qu'il avoit commencées contre eux. On fit des Propoſitions au Duc de Savoie pour l'accompliſſement de ce Traitté, qu'on ſavoit bien qu'il n'accepteroit pas, & on s'excuſa de deſarmer apres lui comme on le de-

devoit, ſous pretexte de la guerre de Frioul ou l'Eſpagne ne pouvoit plus ſe diſpenſer avec honneur de prendre parti. L'Armée Venitienne avoit paſſé le Lizonzo & aſſiegé Gradiſque Capitale des Etats de l'Archiduc. Le Conſeil d'Eſpagne qui avoit paru neutre juſqu'alors, voyant qu'on vouloit dépoüiller ce Prince menaça de ſe declarer. En ce tems prit fin la meſintelligence qui étoit dans la Maiſon d'Autriche entre la branche d'Eſpagne & celle d'Allemagne depuis le differend du Fils & du Frere de Charles Quint pour la ſucceſſion de l'Empire, L'intereſt que les Eſpagnols prirent en cette guerre fut la premiere marque de cette Reconciliation. D. Pedre fit avancer le Meſtre-de-Camp Gambalotta auprés de Creme avec des trouppes & il fit monter vingt-quatre pieces de

batterie à Pavie qui à ce qu'il publioit devoient bien-tôt accompagner un corps de huit mille hommes commandez par D. Sanche de Lune. D'autre costé le Vice-Roi de Naples qui croisoit la Mediterranée avec la Flotte d'Espagne menaçoit d'attaquer le Duc de Savoie par Ville-Franche. Il fermoit le chemin à tous les secours qui venoient par mer à la Republique & il se mettoit tous les jours en devoir d'entrer dans le Golphe pour tenir en echec la flotte de Venise. Les Ministres Venitiens ayant declamé dans toutes les Cours contre la violence de ce procedé le Marquis de Bedemar entreprit de le justifier. Il crût mesme qu'il étoit important pour son Dessein de renverser les fondemens de la veneration que toute l'Europe avoit depuis tant de siecles pour cette Republique, com-

comme pour le plus ancien & le plus libre de tous les Etats. Cette liberté avoit esté nouvellement prouvée & relevée plus haut que jamais à l'occasion du differend avec le Pape par plusieurs Ecrits qui passoient encor pour invincibles, quoi que le Parti contraire n'eut pas manqué d'habiles gens qui y avoient répondu. l'Ambassadeur s'etant mis à les examiner de nouveau, refuta en peu de Chapitres les nombreux volumes des Auteurs Venitiens sans faire l'honneur à un seul de le nommer. Et comme il n'y à point de question sur les matieres de cette nature qu'un habile homme ne puisse rendre problematique sous, pretexte d'établir le droit des Empereurs sur Venise, il fit voir que l'independance de cette Republique n'étoit qu'une Chimere aussi

bien que son Empire sur la Mer. Comme il n'étoit pas necessaire pour son but qu'il fut connu pour Auteur de ce Libelle, il le fit publier si adroittement qu'on n'a point sçeu pendant sa vie qu'il y eut part. Il paroît étrange qu'on ne l'en soubçonnat pas: Mais il est à croire que les Venitiens ne le connoissoient pas encor bien. Ses manieres vives & emportées, qui étoient les seules qu'il faisoit paroître, ne leur permettoient pas de penser qu'un homme d'un caractere si impetueux pût-estre l'Auteur d'une Satire d'Etat du plus grand rafinement de delicatesse. L'equité & la bonne foi sembloient y regner par tout, & les declamations contre les attentats des Venitiens qui y étoient melées, étoient retenuës dans les termes d'une moderation apparente, qui suffisoit seule pour

les

les rendre plausibles. Cet ouvrage qui avoit pour Titre *Squittinio della Liberta Veneta* fit beaucoup de bruit. Dans l'ignorance où on étoit de l'Auteur, le soubçon tomba naturellement sur la Cour de Rome à cause des Ecrits precedens. Les Savans du Senat crurent que tout le monde en sentoit la force comme eux : Ils s'en effrayerent plus qu'ils n'auroient fait de la perte d'une Bataille ; & Fra-Paolo eut ordre de l'examiner. Cet homme qui s'étoit joüé des autres Ecrivains du Parti contraire declara qu'il ne faloit point répondre à ce dernier, parce qu'on ne le pouvoit faire, qu'en éclaircissant des choses qu'il étoit plus à propos de laisser ensevelies dans les tenebres de l'Antiquité : Que si pourtant le Senat jugeoit qu'il fut de la dignité de la Republique de se ressentir de cet ou-

outrage, il se chargeoit de mettre la Cour de Rome en si grande peine de se deffendre, qu'elle ne penseroit plus à attaquer. Cet Avis qui fut suivi dans la premiere chaleur du ressentiment donna la joïe à Fra. Paolo de publier sa chere Histoire du Concile de Trente qui n'auroit paru de sa vie sans cette occasion.

Cependant la Campagne de l'année mil six cens seize s'étant passée sans avantage considerable de part ni d'autre, le Duc de Savoie & les Venitiens qui ne vouloient pas exposer au hazard d'une seconde la gloire qu'ils avoient acquise, donnerent pouvoir à Gritti Ambassadeur de Venise à Madrid de renoüer la Negotiation. Les Espagnols indignez de la resistance qu'ils avoient trouvée firent des Propositions si deraisonnables, qu'-

qu'elles n'eurent point de suitte: Gradisque demeura bloquée: On continua de se battre pendant l'hiver, & les armées se mirent en Campagne au Prin-tems avec une ardeur, qui promettoit de plus grans succez que ceux de l'année precedente. La Treve de Hollande ayant rendu inutiles la plusparr des troupes de cet Etat & reduit les Avanturiers François & Allemans â chercher de l'emploi ailleurs, les Comtes de Nassau & de Lievestein amenerent huit mille hommes Hollandois ou Valons au service de la Republique. Les Espagnols firent de grandes plaintes au Pape de ce que les Venitiens exposoient l'Italie à l'infection de l'Heresie par le commerce de ces gens de guerre: Mais l'Ambassadeur Venitien lui fit comprendre, que c'étoit moins l'interest de la Religion qui faisoit par-

parler les Eſpagnols, que la douleur de voir deux grandes Republiques unir leurs forces contre eux. Le Marquis de Bedemar eut été bien embarraſſé ſi le Pape eut obligé les Venitiens à licentier ces Heretiques. Comme la pluſpart des gens de guerre n'ont que leur profit en veüe quand ils ſervent un Prince Etranger, il eſperoit d'engager les Chefs de ces Troupes mercenaires, dans ſon Deſſein, moyennant quelque ſomme & ſur l'eſperance du pillage de Veniſe. Il jetta les yeux pour negotier cette affaire ſur un vieux Gentil-homme François nommé Nicolas de Renault, homme de ſavoir & de teſte & qui étoit refugié à Veniſe pour quelque ſujet qu'on n'a jamais pû découvrir. Le Marquis de Bedemar l'avoit veu depuis long-tems chez l'Ambaſſadeur de France, où il

il demeuroit. Dans quelques conversations que le hazard leur fit avoir ensemble, Renault le connût pour aussi habile homme qu'il en avoit le bruit, & le Marquis qui étoit bien aise d'avoir à lui chez l'Ambassadeur de France un Ami de ce caractere, avoit fait une liaison étroite avec Renault. Quoi que cet homme fût extremément pauvre il estimoit plus la vertu que les richesses, mais il aimoit plus la gloire que la vertu, & faute de voyes innocentes pour parvenir à cette gloire, il n'en est point de si criminelles qu'il ne fût capable de prendre. Il avoit apris dans les Ecrits des Anciens cette indifference si rare pour la vie & pour la mort, qui est le premier fondement de tous les desseins extraordinaires; & il regrettoit toûjours ces Tems celebres où le merite des Par-

Particuliers faisoit la destinée des Etats, & ou tous ceux qui en avoient ne manquoient jamais de moyens ni d'occasions de le faire paroître. Le Marquis de Bedemar qui l'avoit étudié à fond, & qui avoit besoin d'un homme à qui il put confier entierement la conduitte de son Entreprise, lui dit en la lui declarant, qu'il avoit conté sur lui dés la premiere pensée qu'il en avoit euë. Renault se tint plus obligé de cette assûrance qu'il n'auroit fait de toutes les loüanges imaginables. L'âge avancé ou il étoit ne le détourna point de cet engagement: Moins il avoit à vivre, moins il avoit à risquer: Il ne crût pas pouvoir mieux employer quelques tristes années qui lui restoient à passer, qu'en les hazardant pour rendre son Nom immortel. Le Marquis de Bedemar lui donna les Let-

tres de change & de creance necessaires pour negotier avec les Chefs Hollandois. Il le chargea de ne point expliquer encor l'Entreprise & de se laisser seulement entendre: Que les choses étant aigries au point qu'elles l'étoient entre la Republique & la Maison d'Autriche, l'Ambassadeur d'Espagne qui étoit à Venise prevoyoit quelque conjoncture, qui pouvoit exposer sa Personne à la fureur du Peuple de cette Ville; & que pour s'en garantir il vouloit s'assurer d'un nombre considerable d'amis fideles & resolus. Le pretexte étoit grossier, mais le moindre voile est d'un grand secours dans ces sortes d'affaires: Il importe peu qu'on connoisse qu'il y a du mistere pourveu qu'on ne le penetre point. Par ce moyen, il esperoit de débaucher l'élite de l'Armée de Terre des Veni-

nitiens, & que le reste demeureroit si foible qu'il seroit aisé à D. Pedre de la defaire en chemin, si on vouloit l'amener à Venise pour s'opposer aux Conjurez. Celle de Mer étoit bien plus à craindre. Elle étoit de tout tems en possession de vaincre & bien plus aiseé à ramener. La meilleure parti des Soldats étoient Sujets naturels de la Republique. Il ne faloit pas douter qu'au premier éclat de la Conjuration elle ne volât à Venise. Esperer que la Flotte d'Espagne la deferoit, c'étoit un coup peu seur; & il n'eut pas étè sage de remettre au hazard d'un Combat le succez d'une Entreprise, qui d'ailleurs étoit déja si hazardeuse. Il faloit trouver quelque moyen de mettre cette Flotte hors d'estat de servir. l'Ambassadeur qui n'avoit pas tant d'experience dés choses de la Mer que le

le Vice-Roi de Naples, qui commandoit l'Armée Navale d'Espagne, crût devoir le consulter sur ce sujet. Ce Vice-Roi qui devoit estre le principal Acteur de la Tragedie que l'Ambassadeur composoit, étoit ce Duc d'Ossonne si fameux par ses galanteries, aussi entreprenant que D. Predre & que le Marquis de Bedemar. Cette ressemblance d'humeurs avoit établi une étroitte intelligence entre ces trois Ministres. D. Pedre & le Duc d'Ossonne n'étoient pas de grans hommes de Cabinet & ce Duc étoit mesme quelque fois sujet à des bizarreries qui aprochoient de l'extravagance; mais la deference qu'ils avoient tous deux pour le Marquis deBedemar leur tenoit lieu de toute l'habileté qu'ils n'avoient pas. Les profits que la Piraterie aporte à ceux qui l'exercent sous quelque protection

tection puissante avoient attiré dans la Cour du Vice-Roi de Naples tout ce qu'il y avoit de Corsaires renommez sur la Mediterranée. Ce Vice-Roi qui étoit fecond en desseins extraordinaires & plûtost prodigue qu'avare ne les protegeoit pas tant pour la part qu'ils lui faisoient de leur butin que pour avoir toûjours aupres de lui un nombre considerable de gens prests à tout faire. Non content de les recevoir, quand il en savoit quelqu'un d'un merite au dessus du commun il le recherchoit, & lui faisoit de si grans avantages qu'il l'attiroit infailliblement auprés de lui. Il en avoit usé de cette sorte pour un nommé le Capitaine Jacques Pierre Normand de naissance, & si excellent dans ce métier, que tous les autres faisoient gloire de l'avoir apris de lui. L'esprit de

cet

cet homme ne tenoit rien de la barbarie de ce genre de vie : ayant gagné dequoi subsister honnestement il resolut de le quitter, quoi qu'il fut encor dans la fleur de l'âge ; & il choisit les Etats du Duc de Savoie pour sa retraitte. Ce Prince, amoureux de tous les talens extraordinaires, & qui en savoit d'autant mieux le prix que la Nature l'en avoit partagé liberalement, connoissant de reputation ce Corsaire pour un des plus braves hommes du monde, lui accorda qu'il pût s'établir à Nice. Tout ce qu'il y avoit de gens de mer Soldats, Officiers & Matelots qui frequentoient cette Coste faisoient regulierement leur Cour au Capitaine : Ses conseils étoient des Oracles pour eux : Il étoit Arbitre souverain de leurs differens, & ils ne pouvoient se lasser d'admirer un hom-

homme, qui avoit abandonné une Profession dans laquelle il étoit si entendu, & la plus difficile de toutes à quitter. De ce nombre étoit un nommé Vincent Robert de Marseille; lequel ayant abordé en Sicile ou le Duc d'Ossonne étoit alors Vice-Roi, y receut un si bon traittement, qu'il prit parti à son service. Le Duc ayant apris que ce Robert étoit camarade du Capitaine, se plaignit familierement à lui, de ce que son Ami avoit preferé les Etats du Duc de Savoye à son Gouvernement pour choisir une retraitte. Il accompagna cette plainte de témoignages extraordinaires de l'estime qu'il faisoit du courage & de l'experience du Capitaine aux choses de la mer, & il finit par des assurances de ne rien épargner de ce qui dépendoit de lui pour attirer dans sa Cour un

hom-

homme d'un merite si singulier. Robert se chargea avec joïe de cette Negotiation & elle fut soûtenuë par de si grandes avances de la part du Vice-Roi, que le Capitaine fût contraint de se rendre, & de s'aller établir en Sicile avec sa femme & ses enfans. Comme il n'avoit point encor perdu la mer de veuë, il n'étoit pas bien gueri de la passion qu'il avoit eu pour elle. Le Vice-Roi avoit fait faire depuis peu de si beaux Galions, & quelques Caravanes de Turcs fort riches étoient en routte avec des escortes si foibles, que le Capitaine ne pût resister à cette tentation. Il n'eut pas sujet de s'en repentir : Il fit un butin incroyable; & le Duc d'Ossonne qui vecut dés-lors avec lui comme avec un frere lui en laissa la meilleure partie, à condition qu'il le suivroit à Naples, où les ordres

 du

du Roi appeloient ce Duc pour y commander ; & qu'il feroit un voyage en Provence pour débaucher tout ce qu'il connoissoit de meilleurs hommes de mer sur cette Coste. Le Capitaine en amena assez pour armer cinq grans Vaisseaux qui apartenoient au Vice-Roi en propre, & sur lesquels il eut une autorité absoluë. Avec cette petite Flotte il saccagea impunément toute les Isles & les Costes de Levant, & termina sa premiere Campagne par un grand Combat, dans lequel il prit où coula à fond une grosse Esquadre de Galeres Turques. Ce fût en ce tems que le Marquis de Bedemar, communiqua son Dessein au Duc d'Offonne, assuré qu'il n'auroit pas de peine à l'y embarquer. Ce Duc qui affectoit l'Empire de ces Mers ne souhaittoit rien plus ardemment que de ruiner

ruiner les Venitiens, qui étoient les seuls qui pussent le disputer, & qui n'étoient pas si aisez à battre que les Turcs. Il s'en ouvrit au Capitaine & lui proposa les difficultez : Le Capitaine ne les crût pas insurmontables, & aprés plusieurs jours de conference secrette, il sortit de Naples à l'impourveu & dans un équipage qui marquoit une precipitation & une frayeur extreme. Le Vice-Roi mit des gens en campagne de tous costez hors de celui qu'il étoit allé, avec ordre de le prendre mort ou vif : Sa femme & ses enfans furent emprisonnez & detenus depuis ce jour dans un état tres-cruel en apparence: Tous ses biens furent confisquez, & la colere du Duc éclatta avec tant de fureur que tout Naples en fut surpris, quoi qu'il y fut connû depuis lon-tems pour aussi emporté

qu'il l'étoit. Comme le Capitaine ne paroissoit pas moins remuant que le Vice-Roi, on ajoûta aisément foi à leur mesintelligence; & l'on crût que cet homme avoit traitté quelque chose contre l'Espagne, ou contre les interests du Duc & ses desseins particuliers. Cependant il recourt à son premier azile. Le Duc de Savoie étoit en guerre ouverte avec les Espagnols, & il étoit connû pour le plus genereux Prince du monde. Quoi qu'il eut témoigné quelque déplaisir lors que le Capitaine avoit quitté ses Etats pour aller en Sicile, le fourbe n'hezita pas à s'aller jetter à ses pieds. Il lui conta plusieurs faux desseins du Vice-Roi contre la Republique de Venise horribles seulement à penser, mais qui n'avoient rien de commun avec le veritable; & dans lesquels n'ayant pas crû

pou-

pourvoir s'engager avec honneur, il avoit voulu prendre quelques mesures pour se sauver de Naples avec ses biens & sa famille : Mais qu'ayant seu, que le Vice-Roi avoit découvert sa resolution, il avoit été contraint de s'enfuïr en ce triste équipage pour se dérober à sa fureur, & d'abandonner tout ce qu'il avoit de plus cher au monde à la discretion du plus cruel de tous les hommes. Le Duc de Savoie fût touché de pitié à ce funeste recit, & le receut à bras ouverts. Il dit au Corsaire que ses interests étant liez etroittement avec ceux de la Republique, il se chargeoit de reconnoître le service qu'il rendoit à la cause commune si les Venitiens ne le reconnoissoient pas. Il ajoûta, qu'il étoit important, que le Senat fût instruit par sa propre bouche des desseins du Duc

d'Offonne; & aprés l'avoir exhorté à ſuporter ſa diſgrace en homme de courage, l'avoir équippé de toutes choſes, & lui avoir fait un preſent magnifique, il lui fit prendre le chemin de Veniſe avec des Lettres de creance & de recommandation Les. Venitiens ne furent pas moins pitoyables que le Duc de Savoye. La fuite, les larmes, la pauvreté, le deſeſpoir, la capacité, les exploits, la reputation du Capitaine, l'eſperance qu'il attireroit à leur ſervice ce grand nombre de gens de cœur qu'il avoit attirez au ſervice du Duc d'Offonne; mais ſur tout les deſſeins qu'il racontoit de ce Duc, & qu'il avoit inventez auſſi vrai ſemblables qu'il étoit neceſſaire; toutes ces choſes parlerent ſi puiſſamment en ſa faveur, qu'on lui donna d'abord un Vaiſſeau à commander.

Ce

Ce n'est pas que Contarini Ambassadeur à Rome ne remontrât par ses Lettres, que cet homme venant d'auprés du Vice-Roi, il faloit toûjours s'en défier : Mais la crainte, qui avoit produit dans l'esprit des Venitiens la credulité qui la suit toûjours, l'emporta sur ce prudent avis. Peu de tems aprés la Flotte étant sortie en mer, la Capitaine qui savoit de quelle importance il étoit qu'il se signalat, fit des prises si considerables sur les Uscoques dans quelques commissions qu'il se fit donner de les poursuivre, qu'au retour de cette Course on ajoûta onze Navires à celui qu'il avoit déja. Il rendit conte de ces heureux succez au Duc d'Ossonne & finit sa depesche par ces mots *Si ces Pantalons croient toûjours aussi de leger qu'ils ont fait jusqu'ici, j'ose assurer Vôtre Excellence Monsei-*

gneur, que je ne perdrai pas mon tems en ce pays. Il écrivit en mesme tems à tous ses Camarades qu'il avoit laissez à Naples, pour les attirer au service de la Republique. Il ne lui fût pas difficile de les débaucher: Depuis sa fuite, le Vice-Roi, feignant de les avoir pour suspects, les traittoit aussi mal qu'il les avoit bien traittez auparavant: Il faisoit de grandes plaintes de la protection que la Republique avoit accordée au Capitaine: Pour s'en vanger il retira prés de lui les Uscoques que les armes Venitiennes avoient chassez de leurs aziles: Sous sa Protection ils recommencerent à faire des Courses: Ils prirent un grand Vaisseau qui venoit de Corfou à Venise, & ils en vendirent publiquement le butin sous son Etendart: Il viola la Franchise des Ports; fit des Represailles considera-

derables pour des sujets legers; s'obstina contre les Ordres qui lui vinrent d'Espagne de relacher ce qu'il avoit saisi ; & publia un Manifeste pour rendre raison de sa desobeissance : Il envoya une grande Flotte croiser l'Adriatique ; fit entrer en Triomphe dans Naples les prises qu'elle fit sur les Venitiens ; enfin il ruina leur Commerce aux depens des Napolitains mesme qui y étoient interessez , & les Fermiers des revenus du Royaume s'en étant voulu plaindre , il les menaça de les faire pendre. Comme il n'y avoit pas guerre declarée entre l'Espagne & la Republique , les Venitiens ne pouvoient sortir de l'étonnement où une conduitte si irreguliere les jettoit : Presque tous ne l'imputoient qu'à la seule extravagance du Duc d'Ossonne ; Mais les plus sages , qui savoient qu'il

n'y à rien de si grand usage que ces sortes de Foux quand on les sçait mettre en œuvre, crurent que les Espagnols se servoient des caprices du Duc pour faire toutes les demarches qu'ils ne vouloient ni avoüer ni soûtenir. Ses discours familiers n'étoient que de surprendre les Ports d'Istrie apartenans à la Republique, de saccager ses Isles, & mesme de faire s'il se pouvoit quelque Descente à Venise. Il en étudioit le Plan avec ses Courtisans: Il faisoit faire des Cartes exactes des environs, fabriquer des barques, des brigantins & autres petits bâtimens propres à tout sorte de canaux; essayer combien chaque profondeur d'eau pouvoit soûtenir de poids sur differentes largeurs, & il inventoit tous les jours de nouvelles machines pour diminuer ce poids & faciliter le mouve-

vement. Le Resident Venitien qui étoit à Naples en donnoit exactement avis, au grand desespoir du Marquis de Bedemar, qui commença à se repentir de s'estre lié d'interest avec un homme si étourdi. Mais le succez trompa ses craintes : Le Vice Roi faisoit toutes ces choses si hautement que les Venitiens ne firent qu'en rire : Les plus sages mesme ne purent croire qu'il y eut rien de solide caché sous des demonstrations si manifestes : Le Duc continua ses preparatifs tant qu'il voulut, sans qu'on en prit le moindre ombrage, & son indiscretion qui devoit ruiner l'Entreprise, l'avança plus que toute la circonspection du Marquis de Bedemar. Neanmoins ce Marquis jugea qu'il faloit en haster l'Execution ; soit pour ne pas donner aux Venitiens le loisir de faire des re-

flexions; soit à cause du danger où sa personne étoit exposée tous les jours. La Flotte Venitienne ayant une fois presenté la Bataille à celle d'Espagne qui la refusa, & saccagé les Costes de la Poüille, la Canaille de Venise en conceut une joïe si insolente que l'Ambassadeur & toute sa Maison auroit été infailliblement massacrée, si on n'y eut envoyé des Gardes. Il receut ce mesme jour des nouvelles du Camp devant Gradisque qui le consolerent de cet accident. Renault lui mandoit qu'il avoit trouvé les esprits si heureusement disposez, que sa Negotiation avoit été concluë en peu de tems. L'Ambassadeur lui ordonna de passer à Milan avant que de revenir, & D. Pedre le receut avec toutes les caresses dont les Grans ont coutume d'aveugler les esprits de ceux qui se per-

perdent pour leur service. Ils convinrent ensemble, qu'il faloit avoir quelque Ville dans l'Etat de Terreferme des Venitiens, dont on pût s'emparer en mesme tems que de Venise. Que cette Ville brideroit les autres, serviroit comme de Place d'armes à l'Armée Espagnole qui les attaqueroit, & de barriere à celle de Venise, si elle se mettoit en devoir de les secourir. Renault passa par les principales, & s'arresta quelque tems à Creme pour y former une faction, à la faveur d'un Lieutenant François nommé Jean Berard, d'un Capitaine Italien, & d'un Alfier Provençal que D. Pedre y avoit déja gagné. Ces trois hommes offrirent de cacher cinq cens Espagnols dans la Ville sans donner aucun soubçon au Commandant Venitien, & de s'en emparer huit jours aprés. Par l'examen que

Renault fit de la chose sur le lieu, il jugea qu'elle étoit presque infaillible avec ce nombre de gens. Il ne faloit que couper la gorge à une miserable Garnison qu'on avoit tiré des Milices du Pays, parce que toutes les Troupes reglées de la Republique étoient dans les Places de Frioul, ou dans les Armées. Le Duc d'Ossonne avoit aussi fait convenir le Marquis de Bedemar qu'il estoit necessaire d'avoir quelque Place des Venitiens sur le Golphe, pour donner la main aux Uscoques & à l'Archiduc, & pour servir de retraitte à la Flotte d'Espagne, si par quelque accident elle étoit obligée de chercher un azile dans cette Mer quand elle y seroit engagée. Ils choisirent à cette fin Marau Place forte dans une Isle confinante à l'Istrie, & qui à un Port capable de recevoir une grande

grande Flotte. Un Italien nommé Mazza qui en étoit Sergent Major depuis quarante ans, y avoit presque autant d'autorité que le Gouverneur. Moyennant une somme considerable & l'assurance du Commandement, cet homme promit à un Emissaire du Duc d'Ossonne de tuër ce Gouverneur au premier ordre, & de se rendre ensuite maître de la Place pour la tenir au nom dés Espagnols. Il lui étoit presque aussi aisé d'executer cette promesse que de la faire. Le Gouverneur qui étoit le Provéditeur Lorenzo Thiepolo vivoit avec lui dans une grande familiarité : Et parce que la charge de Proveditcur lui donnoit beaucoup d'occupation sur cette Frontiere en tems de guerre, il se reposoit entierement sur le Sergent Major de ce qui regardoit le dedans de la Place,

ce, comme sur le plus ancien & le plus capable Officier de la Garnison. Les affaires étant dans cet état, l'Ambassadeur crût devoir mettre la derniere main à son Ouvrage. Ce n'est pas qu'en attendant encor, il ne pût ajoûter beaucoup de choses aux mesures qu'il avoit prises; mais il savoit que la longueur est mortelle aux desseins de cette nature. Il est impossible que tous les differens moyens qui peuvent contribuer au bon succez se trouvent dans le mesme tems en étát de servir : Les premiers changent de face pendant que les autres se preparent; & quand on est une fois assez heureux pour en pouvoir joindre ensemble un nombre suffisant, c'est une faute capitale de laisser passer le point fatal d'une conjoncture si precieuse. Il étoit d'une importance extreme.

me pour l'honneur de la Couronne d'Espagne, que son Ambassadeur ne pût estre convaincu d'avoir eu part à l'Entreprise, si elle manquoit Dans cette veüe, il resolut de ne se découvrir à aucun autre des Conjurez qu'à Renault & au Capitaine. Ces deux hommes mesme ne se connoissoient pas : Ils ne venoient point chez lui qu'il ne les mandât; & il avoit toûjours observé de leur donner des tems differens afin qu'ils ne pussent s'y rencontrer. S'ils avoient à estre découverts, il seroit beaucoup plus avantageux pour lui, qu'ils n'eussent eu aucune liaison ensemble. Dans cette crainte, il auroit bien voulu continuer de les faire agir chacun de leur costé sans se connoistre l'un l'autre, comme il avoit fait jusqu'alors; Mais aprés y avoir songé meurement, il jugea que c'étoit une chose

chose impossible : & desesperant en son ame du succez de son Dessein s'il n'établissoit entre-eux une union parfaite,il resolut de franchir ce pas quelque facheux qu'il le trouvât. Quoi que tous deux eussent du courage & de la conduitte, Renault se piquoit principalement de disposer si bien les choses que l'execution en fût aisée & le succez infaillible. Le Capitaine au contraire qui n'étoit pas à beaucoup prés si avancé en âge se piquoit sur tout d'estre homme de grande execution & capable d'une resolution extraordinaire. Le Marquis lui exposa les diverses Negotiations que Renault avoit faites, son savoir qui pouvoit fournir des expediens pour toutes rencontres, son eloquence & son adresse à gagner de nouveaux Partisans; son talent pour écrire si necessaire dans une

une occasion où il faloit estre instruit continuellement de l'état des Flottes des Provinces & des Armées: qu'il avoit pensé qu'un homme de cette sorte seroit d'un grand soulagement au Capitaine : Que c'étoit un vieillard de grande experience qui ne manquoit ni de cœur ni de fermeté, mais que son âge & sa profession d'homme de cabinet plûtost que d'homme de guere le rendoit incapable de partager avec le Capitaine la gloire de l'Execution. Pour Renault il lui dit seulement que le Capitaine étoit l'homme du Duc d'Ossonne, & que ce Duc devant avoir la meilleure part dans leur Dessein il n'y avoit pas aparence de rien cacher à son Confident ; Qu'il le conjuroit de condescendre aux manieres du Corsaiautant qu'il seroit besoin pour leur but & de lui témoigner

toute

toute la deference qui pouvoit gagner l'esprit d'un homme de main, fier & presomptueux au dernier point. Le Marquis de Bedemar ayant travaillé de cette sorte pour disposer ces deux hommes à vivre bien ensemble, son étonnement fût extreme la premiere fois qu'il les fit rencontrer chez lui quand il les vît s'embrasser avec beaucoup de tendresse aussitôt qu'ils eurent jetté les yeux l'un sur l'autre. Il n'est point d'esprit si fort qui ne fasse d'abord un jugement deraisonnable des choses qui le surprennent extremement. La premiete pensée de l'Ambassadeur fut qu'il étoit trahi. Comme il étoit prevenu que ces deux hommes ne se connoissoient point, il ne pouvoit comprendre pourquoi ils lui

lui avoient caché qu'ils se connussent. Ce mistere fût bien-tôt éclairci. Il sceut qu'ils s'étoient veus chez une fameuse Grecque femme d'un merite extraordinaire pour une Courtisanne. Il n'en faloit point d'autre preuve que cette avanture ou elle avoit gardé si religieusement le secret qu'ils l'avoient priée de faire de leur nom. Cette exactitude leur parût d'autant plus admirable qu'elle n'ignoroit pas qu'ils avoient conceu beaucoup d'estime l'un pour l'autre l'Ambassadeur pleinement revenu de sa surprise fut ravi de trouver toute faite une union qu'il souhaittoit si fort. Ils avoüerent dans la suitte de la conversation qu'ils avoient fait dessein chacun en leur particulier de s'en-

s'engager l'un l'autre dans l'Entreprise. Comme ils étoient tout pleins de leur Projet dans les entretiens qu'ils avoient eu ensemble chez cette Grecque, ils étoient tombez quelquefois sur les matieres de cette nature, en parlant des Affaires du Tems, de l'Etat & de la guerre. C'avoit été sans se découvrir & plus encor sans avoir dessein de le faire; cependant ils reconnurent de bonne foi en presence de l'Ambassadeur, que la chaleur du raisonnement les avoit quelquefois portez un peu loin & qu'ils avoient trop donné à connoître leurs sentimens. L'Ambassadeur les convia à profiter de cette reflexion pour estre plus circonspects à l'avenir & à reconnoître par cette experience; que pour tenir une grand affaire veritablement secrette ce n'est pas assez de ne rien dire ni faire qui aïe du

ra-

raport avec elle; qu'il ne faut pas seulement se souvenir qu'on la sçait Ensuitte Renault exposa, que depuis les bruits de Paix, qui s'étoient renouvelez sur la fin du mois de Juin, les Officiers Venitiens avoient fort mal-traitté les Trouppes Etrangers; & que n'étant plus retenües par l'autorité du Comte de Nassau, qui étoit mort environ ce mesme tems, elles avoient mal servi devant Gradisque. Que le General de la Republique craignant qu'elles ne fissent pis, les avoit separées en divers Postes les plus éloignez l'un de l'autre qu'il avoit pû choisir; que cette precaution ayant rendu publique la defiance où on étoit de leur fidelité, elles s'étoient mutinées, & qu'ayant refusé avec insolence d'executer quelques Ordres du Senat, ce General avoit crû qu'il étoit de son devoir, de faire mou-

mourir les principaux Seditieux. Qu'il avoit confiné les Chefs à Padoüe, & diſtribué le reſte en diverſes Places de Lombardie, juſqu'à ce qu'on les pût payer, & que l'execution des Traittez permit de les licentier. Renault ajoûta, que le Lieutenant du Comte de Naſſau, qui étoit l'un des principaux avec qui il avoit negotié avoit été relegué à Breſſe, qu'il y avoit fait une trame à la faveur de laquelle il étoit preſt de mettre cette Ville entre les mains de D, Pedre, & qu'il étoit neceſſaire de ſe reſoudre avant toutes choſes ſur ce Deſſein particulier, parce que ce Lieutenant preſſoit par ſes Lettres pour avoir une Réponce deciſive: l'Ambaſſadeur répondit, qu'il ne faloit rien remuer de ce coſté, qu'on ne fût maître de Veniſe; qu'alors meſme on n'auroit beſoin

ſoin que d'une ſeule Place enLombardie, qu'on étoit aſſuré de Creme, & que cette nouvelle Entrepriſe ne feroit que diviſer leurs forces; Qu'on entretint pourtant ceux qui étoient gagnez, dans leur bonne diſpoſition; mais qu'on differât toûjours l'Execution ſous divers pretextes, & que plûtoſt que de s'expoſer à faire le moindre éclat, on abandonnât entierement cette penſée. Renault reprit, qu'outre ce Lieutenant il avoit negotié avec trois Gentil-hommes François nommez Durand Sergent-Major du Regiment de Lieveſtein, de Brinvile, & de Bribe avec un Savoyard nommé de Ternon, qui s'étoit trouvé autre-fois à l'Eſcalade de Geneve, un Hollandois nommé Theodore, Robert Revellido Ingenieur Italien, & deux autres Italiens qui avoient eu autre-fois

de l'emploi dans l'Arsenal nommez Loüis de Villa-mezzana Capitaine de Chevaux legers,& Guillaume Retrosi Lieutenant du Capitaine Honorat dans Palme. Qu'il avoit jugé necessaire de s'ouvrir entierement à ces neuf personnes; mais que de la maniere qu'il les avoit choisi, il répondoit sur sa teste de leur fidelité. Que pendant son sejour au Camp ils avoient déja gagné plus de deux cens Officiers; que pour ces Officiers, il leur avoit seulement fait entendre comme l'Ambassadeur l'avoit ordonné, qu'il s'agissoit d'aller à Venise delivrer son Excellence des mains de la populace de cette Ville, quand il en seroit tems. Que depuis son retour, ayant écrit qu'on lui fit sçavoir au juste le nombre d'hommes sur lequel il pouvoit faire fond, & qu'on n'avançat rien que de par.
fai-

faitement seur, on lui mandoit, qu'il pouvoit conter sur deux mille hommes des Troupes de Lievestein pour le moins, & sur deux mille trois cens de celles de Nassau,& que tous les Officiers étoient prests de se venir mettre entre ses mains pour assurançe de cette parole. Que dés le commencement de cette Negotiation, ils avoient flatté leurs Soldats de l'esperance de quelque Expedition, ou on les conduiroit quand ils seroient congediez par la Republique & où ils se recompenseroient liberalement de la misere qu'ils avoient souffert: Qu'il ne faloit pas aprehender que la singularité de l'Entreprise les rebutât quand il faudroit la declarer; qu'il étoient aigris à un tel point contre le Senat, à cause du traittement ignominieux qu'on leur avoit fait, que quand il

n'y auroit que cette raiſon ; il répondoit qu'il n'eſt rien dont ils ne ſoient capables pour ſe vanger. Que neantmoins pour plus grande ſeureté, on ne leur declareroit le ſecret ſi on ne vouloit, que lors que les choſes ſeroient ſi bien diſpoſées & ſi avancées, qu'ils ne pourroient preſque douter du ſuccez : & que dans la reſolution ou on étoit de leur donner Veniſe au pillage, il n'y en auroit pas un qui hezitât de s'enrichir par une voïe ſi ſeure & ſi promte, & de paſſer dans l'opulence le reſte de ſes jours.

Dés la premiere penſée que le Marquis de Bedemar avoit eu de ſon Entrepriſe, il avoit reſolu de ne s'y point engager, qu'il n'eut beaucoup plus de moyens qu'il n'en faloit pour la faire reuſſir ; & que ces moyens ne fuſſent tellement independans & dégagés l'un

de l'autre, que quand mesme il y en auroit quelqu'un qui viendroit à manquer, les autres n'en demeurassent pas moins en état de servir. Dans cette veüe il n'avoit pas laissé de prendre des mesures avec le Duc d'Ossonne pour avoir des troupes, quoi qu'il contàt sur ce que D. Pedre lui avoit promis & sur ce que Renault avoit traité avec les Chefs Hollandois. Il avoit negotié de chacun de ces trois costes avec les mesmes seuretés que s'il n'avoit eu aucune assurance des deux autres, & que s'il en eut eu besoin pour trois Entreprises differentes. Il étoit tems de savoir precisément dans quel tems le Duc d'Ossonne pouvoit faire venir à Venise les gens qu'on lui demandoit. Mais parce que ce n'estoit pas un esprit assez seur dans ses veües, pour se reposer aveuglement sur

sa seule parole d'une chose si importante, & si difficile, il faloit lui envoyer quelqu'un qui fût capable de juger sur le lieu, s'il étoit en état de tenir ce qu'il promettroit. Le Capitaine ne pouvoit s'absenter de Venise sans estre remarqué : Renault y étoit indispensablement necessaire; & ils jetterent les yeux pour faire ce voyage sur de Bribe l'un des Gentil hommes François avec qui Renault avoit negotié au Frioul : Mais ce Cavalier ayant receu une Commission de la Republique pour lever des Soldats, pendant qu'il se disposoit à partir; on trouva plus à propos qu'il fit la levée, & un Franc-Comtois nommé Laurens Nolot Camarade du Capitaine partit à sa place le premier jour de l'année mille six cens dixhuit. Le Marquis de Bedemar crût qu'il étoit aussi tems de s'ouvrir avec le Con-

Conseil d'Espagne. Pour aller au devant de tous les éclaircissemens, qu'on pouvoit lui demander, il y envoya son Projet le plus étendu & le mieux circonstancié qu'il le sceut faire: Et parce qu'il connoissoit la lenteur des Deliberations de cette Cour, il protesta par une Depesche particuliere au Duc de Lerme, qu'il vouloit une réponce promte & decisive, que le danger où il étoit lui donnoit droit de s'exprimer de cette maniere absolüe & que si on retenoit son Courrier plus de huit jours, il interpréteroit ce retardement pour un Ordre de tout abandonner. Il eut réponce dans le temps qu'il l'avoit demandée, mais elle ne fût pas tout-à-fait si décisive qu'il vouloit: On lui mandoit que s'il y avoit du desavantage à differer, ils passât outre, mais que s'il se pouvoit on souhaittoit passionné-

ment d'avoir auparavant une Description ample & fidele de l'état de la Republique. L'Ambassadeur qui étoit preparé sur cette matiere ne fut pas lon-tems à dresser une Relation si belle que les Espagnols l'ont appelée le Chef d'œuvre de leur Politique. On n'y voit point pour quel dessein elle a été faite, cependant ceux qui le savent n'y trouvent pas un mot qui ne se raporte à ce dessein. Elle commence par une plainte elegante de la difficulté de cet Ouvrage à cause du secret impenetrable du Gouvernement qu'il doit representer. Il loüe ensuitte ce Gouvernement, mais l'éloge qu'il en fait tombe plûtost sur le premiere âge de la Republique, que sur son état present: De ces loüanges il entre dans un lieu commun également triste & eloquent de la deplorable condition des cho-

ses

ses humaines, en ce que les plus excellentes sont les plus sujettes à corruption : Qu'ainsi les plus sages Loix de cet Etat par l'abus qu'on en à fait ont été les premieres causes de sa difformité presente: Que celle de ces Loix qui exclut entierement le Peuple de la connoissance des Affaires à donné occasion à la Tyrannie des Nobles; & que celle qui soûmet la Puissance Ecclesiastique à la Censure du Souverain Magistrat, à servi de fondement à la licence du Peuple de Venise contre la Cour de Rome depuis la querelle de la Republique avec cette Cour: Il exagere cette licence par les impietez qu'on disoit que les Hollandois avoient commis dans le Frioul avec impunité; Il s'écrie particulirement sur ce qu'on avoit fait enterrer un grand Seigneur de leur Pays nommé Renaud de Bredero-

de, dans l'Eglise des Servites de Venise, quoi qu'il fût Calviniste, & il taxe gravement Fra Paolo dans cet Article sans le nommer, parce que c'étoit lui qui avoit inspiré cette hardiesse au Senat : Il admire comment les Peuples n'étant plus retenus dans l'obeissance du Prince par la Religion violée en tant de manieres à leurs yeux, peuvent souffrir les vexations effroyables qu'on leur fait : Il represente ces vexations en détail & n'exagere rien en les faisant paroître insuportables : Il montre ensuitte que l'honneur & le sang du Peuple n'y sont pas moins à la discretion des Grans que ses biens, & que le genie de la Nation étant porté comme il est à l'avarice, à la vangeance, & à l'amour, ce n'est pas merveille si ceux qui obeissent dans un Gouvernement de cette nature sont

sont oprimez par ceux qui commandent. Enfin il examine l'état du Senat, des Provinces, & des Armées: Dans le Senat il remarque la division: Il ne feint point de dire qu'il connoît beaucoup de Nobles mécontens: Il depeint la desolation des Provinces par la cruelle guerre que les Uscoques ont fait dans les unes, & par l'épuisement où les autres se sont mis, pour les secourir; Qu'il n'y à pas trois Officiers payez dans châque Garnison de Lombardie & que la Republique n'y conserve son autorité, que faut de quelqu'un qui entreprenne de l'usurper. Quant aux Armées, il fait un Recit fidelle des soûlevemens arrivez dans celle de Terre, & de la dispersion qu'on avoit faite des Mutins, en si grand nombre, qu'on pouvoit regarder ce qui restoit comme un ra-

ramas ſans choix de miſerables Milices qui n'avoient ni courage, ni experience, ni diſcipline: Que pour celle de Mer, elle étoit devenüe depuis quelque tems l'azile de tout ce qu'il y avoit de plus infames Corſaires ſur la Mediterranée; Gens indignes du nom de Soldat, & du ſervice deſquels la Republique ne pouvoit faire état, que tant qu'ils ne feroient pas aſſez puiſſans pour tourner ſes propres Armes contre elle. Aprés avoir décrit ces choſes avec une beauté de langage & une force d'expreſſion merveilleuſe, il examine quel jugement on en doit tirer pour l'état avenir de cette Republique, ſa fortune & ſa durée; & il fait voir par les conſequences qui ſuivent des Faits qu'il à établis, qu'elle eſt dans ſa Decrepitude, & que ſes maladies ſont de telle nature, qu'elle ne ſauroit faire

faire de crise, ni corriger sa constitution presente, qu'en changeant entierement de forme. Sur cette Relation le Conseil d'Espagne mit le Marquis de Bedemar en liberté d'agir, sans lui donner aucun ordre. Mais Nolot qui ne revenoit point arrestoit tout, & l'Ambassadeur ne pouvoit se consoler de la faute qu'il avoit faite, en s'exposant dans une affaire de cette nature au caprice du Duc d'Ossonne, qu'il devoit connoître depuis long-tems Le retardement étoit mortel dans la conjoncture des choses. Aprés que les Espagnols eurent pris Versel, Gradisque se trouva extremément pressée par les Venitiens, & le Conseil d'Espagne n'eut point d'autre moyen pour la sauver, que de renouveler les propositions de Paix. Il fut dressé de concert un Ecrit à Madrid qui en contenoit les prin-

cipaux Articles, mais les desordres continuels du Duc d'Ossonne obligerent les Venitiens à revoquer le Pouvoir de leur Ambassadeur, pour transporter la Negotiation en France, où la mort du Maréchal d'Ancre faisoit esperer plus de faveur. La Paix fut concluë à Paris le sixiéme Septembre, & le Gouverneur de Milan s'aboucha quelque tems aprés à Pavie avec le Comte de Bethune pour en regler l'execution à l'égard du Duc de Savoye: Mais en mesme temps ce Gouverneur continuoit d'inquieter les Venitiens & prit mesme quelques petites Places sur eux en Lombardie. Ils s'en plaignirent par tout & se preparerent à la guerre plus que jamais, jusqu'à ce que le Marquis de Bedemar fit les Complimens de la Paix en plein Senat, & promit l'execution des choses

accordées. Il ne le fit pas tant parce qu'il en avoit ordre d'Espagne, que parce qu'il vouloit effacer les mauvaises impressions que le Senat avoit conceu de lui par les choses passées. Dans cette veüe il s'aquitta de ce devoir avec toute la chaleur & toutes les demonstrations imaginables de joïe & d'amitié; & les Venitiens qui souhaittoient trop ce qu'il leur promit se laisserent éblouïr par ses paroles jusqu'à convenir avec lui d'une Suspension d'armes. Cette Suspension fut un coup de Partie pour les Espagnols & le Chef d'œuvre de leur Ambassadeur: Gradisque étoit pressée à un tel point qu'elle ne pouvoit pas tenir encor quinze jours: Cependant les hostilitez ne devoient cesser qu'au bout de deux mois, parce qu'on avoit jugé ce tems necessaire pour fournir de

part & d'autre toutes les Ratifications, & pour disposer les choses à l'execution des Traittés : Il faloit empescher que cette Place ne se rendit en attendant le terme; la Suspension la mettoit hors de danger, & les Espagnols n'ayant plus cette raison de presser l'execution des Traittés demeuroient en pleine liberté de la tirer en longueur autant qu'il seroit necessaire pour leurs desseins. En effet le Duc d'Ossonne forcé par les Ordres de Madrid & par les instances du Pape offrit bien quelque tems aprés de rendre les Bâtimens qu'il avoit pris, mais pour les marchandises il ne savoit ce qu'elles étoient devenües : Cependant on les vendoit dans Naples, mesme aux yeux du Resident de Venise, & il envoyoit de nouveau une puissante Flotte croiser l'Adriatique. Le Senat ayant voulu s'en plain-

plaindre au Marquis de Bedemar, ce Marquis s'en plaignit lui même beaucoup plus fortement. Il declara qu'il n'entendoit point répondre des actions du Duc d'Ossonne, & que le Roi leur Maître même n'en répondroit pas : Que parmi tant de faveurs & de bons traittemens qu'il avoit receus à Venise pendant tout le tems de son Ambassade, le seul déplaisir qu'il eut eu, étoit d'avoir sceu qu'on imputoit à ses conseils la conduite de ce Vice-Roi : Qu'il n'y avoit jamais eu aucune part ; que pour peu qu'on connût le Duc d'Ossonne on croiroit aisément, qu'il n'avoit autre guide que son caprice, & que pour lui on pouvoit juger de sa disposition par le procedé paisible du Gouverneur de Milan dont il faisoit gloire d'estre l'auteur. Il étoit vrai que ce Gouverneur observoit exactement la

Suf-

Suspension, mais il demeuroit toûjours armé; & afin qu'on le trouvât moins étrange il jugea a propos de broüiller de nouveau avec le Duc de Savoye. Sous pretexte que les Troupes congediées par ce Prince s'étoient arrestées dans le Pays de Vaux en attendant l'entiere execution des Traittés, D. Pedre refusa au Comte de Bethune de desarmer comme il l'avoit promis à Pavie, & il obligea le Duc de Montoüe à refuser aussi ce qui dependoit de lui. Le Comte de Bethune protesta contre eux par un Ecrit public en se retirant sur leur refus, & on répondit à cette Protestation de la maniere la plus plausible que le Marquis de Bedemar sçeut inventer. On jugera aisément par ces choses, qu'il étoit important de hâter l'Execution puisqu'il étoit si difficile d'entrete-
nir

nir les affaires dans l'état où il faloit qu'elles fussent pour reüssir : Cependant le Duc d'Ossonne n'expedioit point Nolot, & l'Ambassadeur qui étoit au desespoir, ayant mandé à cet homme qu'il en découvrit le sujet à quelque prix que ce fut, on sçeut enfin ce que c'étoit. Quelque tems aprés que le Capitaine fut receu au service de la Republique, le Duc qui vouloit estre instruit par diverses voyes de l'état de Venise, envoya aprés lui un Italien nommé Alexandre Spinosa pour y épier toutes choses. Cet homme qui n'étoit point connû y eut bien-tôt de l'emploi comme tous les Avanturiers qui en venoient demander. Il croyoit bien que le Duc tramoit quelque Entreprise importante, mais il ne se defioit pas que le Corsaire fut le conducteur de cette trame ; Il se doutoit

doutoit pourtant qué ce Corſaire n'étoit pas ſi mal avec le Duc que tout le monde penſoit. Quand Spinoſa étoit venu à Veniſe il avoit offert au Vice-Roi de poignarder le Capitaine, & le Vice-Roi avoit refuſé cette propoſition, ſous pretexte du danger qu'il y auroit à l'executer. Spinoſa qui avoit de l'eſprit & qui le connoiſſoit, jugea que s'il n'y avoit pas quelque raiſon plus forte de ce refus, il n'heziteroit pas à ſe vanger, de peur de faire perir un homme. Le Duc le chargea pourtant d'obſerver les actions du Corſaire, ſoit pour empeſcher Spinoſa de ſoubçonner quelque choſe de la verité, ou ſeulement que ce Vice-Roi fut de ces gens qui ne ſe fient entierement à perſonne, & qu'il fut bien aiſe de voir, ſi ce que Spinoſa écriroit du Capitaine s'accorderoit

avec

avec ce que le Capitaine en écrivoit lui mesme. Pour s'acquitter mieux de sa commission Spinosa s'accosta de quelques François qu'il avoit connus à Naples, & qui frequentoient fort le Capitaine à Venise. Ces gens qui étoient des Conjurez rendirent un conte exact au Capitaine des perquisitions que Spinosa faisoit de sa conduitte, & ils découvrirent mesme que cet Espion essayoit de tramer quelque chose de son costé, & de gagner des gens de main au service du Duc d'Ossonne. Le Capitaine fut fort indigné que ce Duc n'eut pas une confiance entiere en lui, mais il n'en fut pas surpris; Il considera seulement, que si Spinosa continuoit à cabaler sans qu'ils s'entendissent ensemble, il affoibliroit leur Parti en le divisant & qu'il n'y avoit pas apparence de s'aller ouvrir à

un

un homme qui avoit ordre de l'épier: Le Marquis de Bedemar & Renault jugerent aussi, qu'il n'y avoit pas de tems à perdre pour remedier à cet inconvenient, & aprés avoir songé meurement ensemble aux moyens de le faire, il trouverent qu'il n'y avoit aucune seureté pour eux à moins que de perdre Spinosa. Il étoit homme à vendre cherement sa vie si on entreprenoit de l'assassiner, le métier qu'il faisoit l'obligeoit à se tenir toûjours sur ses gardes, & le Capitaine fut enfin reduit à le deferer au Conseil des Dix comme un Espion du Duc d'Ossonne, aprés avoir tenté inutilement toutes les autres voyes pour le faire perir.. Les François avec qui il avoit eu commerce deposerent si judicieusement & circonstantierent, si bien les choses, qu'il fut pris &. étranglé en secret

le

le mesme jour ; tout ce qu'il pût avancer contre le Carsaire ne fit aucune impression sur l'esprit des Juges parce que c'étoit contre son Accusateur, & il ne pût rien prouver de ce qu'il avançoit. Cette affaire augmenta beaucoup la confiance que l'on avoit à Venise pour le Capitaine, mais elle ne laissa pas d'affliger extremement le Marquis de Bedemar, parce que c'étoit un avertissement considerable aux Venitiens d'observer la conduite des Etrangers qui étoient à leur service. Le Duc d'Offonne venoit d'aprendre la mort de Spinosa quand Nolot arriva â Naples; Il n'hezita point à ne deviner l'auteur; le deplaisir qu'il en eut lui fit trouver mauvais, que le Marquis de Bedemar ne lui en mandat rien, & les divers soupçons que cet accident fit naître dans son esprit le mirent dans

dans un état à ne savoir à quoi se resoudre. Cependant les Troupes de Lievestein s'étant mutinées de nouveau furent amenées au Lazaret à deux mille de Venise par ordre du Senat au commencement du mois de Fevrier. Le Marquis de Bedemar qui craignoit qu'elles s'accommodassent avec la Republique pour leur payement, & qu'ensuitte elles ne fussent obligées de partir, fit en sorte par le moyen des Chefs, qu'elles ne se contenterent pas de la somme qu'on leur offrit d'abord. Pour profiter du voisinage de ces Troupes si favorable au dessein des Conjurez, ils chargerent Nolot par un Courrier exprés de representer au Vice-Roi; que pendant tout ce mois ils auroient prés de cinq mille hommes tout prests à leur devotion. Nolot n'oublia rien de son de-

voir;

voir ; mais le Vice-Roi qui n'avoit pas encor achevé de digerer sa colere, l'amusa si long-tems qu'aprés six semaines d'attente, les Chefs craignant que leurs Soldats qui patissoient extremement ne traittassent sans eux, traitterent eux mesmes du consentement des Conjurez, qui ne crurent pas pouvoir l'empescher. Dix jours aprés Nolot arrive de Naples avec la resolution du Duc d'Ossonne telle qu'on la souhaittoit, mais adressée à Robert Brulard l'un des Camarades du Capitaine : L'Ambassadeur & ce Capitaine qui songeoient tout de bon à sortir d'affaire, ne daignerent pas seulement prendre garde à l'affront que le Vice-Roi leur faisoit par cette Adresse : Il mandoit qu'il étoit prest d'envoyer quand on voudroit dés Barques, des Brigantins & autres petits Bâtimens propes aux

Ports & aux Canaux de Venise, & en nombre suffisant pour porter jusqu'à six mille hommes s'il les faloit. Nolot avoit vû les Troupes, & les Barques prestes à partir, & le Capitaine fit sonder les Ports & les Canaux par où il faloit qu'elles passassent pour venir debarquer à la Place de Saint Marc. Comme il avoit beaucoup de gens de mer à sa disposition à cause de sa Charge, lesquels n'étant point suspects pouvoient aller, & venir dans ces Ports & par ces Canaux tant qu'ils vouloient, il lui fut aisé d'en faire prendre toutes les dimensions, avec exactitude. Il ne restoit plus qu'à empécher le depart des Troupes de Lievestein; On n'y épargna point l'argent, & la rigueur de la saison servit de pretexte à leur retardement : La meilleure partie resta encor au Lazaret,

zaret, & ce qui se trouva embarqué à l'arrivée de Nolot, s'arresta dans des lieux qui n'étoient guere plus éloignez. Pour soulager Renault & le Capitaine dans les soins dont ils étoient chargés & ausquels ils ne pouvoient suffire; ils crurent avoir besoin de dix-huit hommes pour le moins qui fussent gens d'esprit & de cœur, & à qui ils se pussent fier entierement. Ils avoient composé ce nombre des neuf avec qui Renault avoit negotié au Frioul, & des principaux de ceux que le Corsaire avoit fait venir de Naples aprés lui. C'étoient cinq Capitaines de Vaisseaux comme lui, Vincent Robert de Marseille, Laurens Nolot, & Robert Brulard desquels il à déja été parlé, ces deux derniers Franc-Comtois aussi bien qu'un autre Brulard nommé Laurens, avec un autre Provençal nommé

Antoine Jaffier. Il y avoit encor deux Freres Lorrains Charles & Jean Boleau & un Italien Jean Rizzardo tous trois excellens Petardiers, & un François nommé l'Anglade, qui passoit pour le plus sçavant ouvrier de Feux d'artifice qui eut jamais été. La capacité de ce dernier étoit si connüe qu'il avoit obtenu d'abord de travailler de son Métier dans l Arsenal; Par ce mo-les Petardiers ses Camarades, y eurent l'entrée libre, aussi bien que les nommez Villa-Mezzana & Retrosi qui étoient de ceux que Renault avoit gagnez & qui y avoiét eu de l'emploi autre-fois. Ces six personnes en tirerent ensemble un Plan si exact que ceux qui n'y avoient jamais esté pouvoient deliberer dessus aussi seurement que ceux qui l'avoient fait. Ils furent beaucoup aidez dans ce travail

vail par deux Officiers de l'Arsenal mesme que le Capitaine y gagna : Ils lui parurent mécontens de leur Emploi, pourveus des qualitez propre à son Dessein, capables d'y entrer s'ils y trouvoient leur interest & de tenir fidellement ce qu'ils auroient promis. Le succez répondit au jugement qu'il en avoit fait ; Il assaisonna les loüanges qu'il leur donnoit en toute occasion avec un nombre si considerable de Pistoles d'Espagne qu'il avoit à distribuer, qu'ils s'engagerent à faire aveuglément tout ce qu'il leur commandroit. L'Anglade & eux logeoient dans l'Arsenal ; Renault avoit pris avec lui chez l'Ambassadeur de France trois de ses Amis, Bribe, Brainvile & Laurens Brulard ; les trois Petardiers demeuroient chez le Marquis de Bedemar qui leur fournissoit la poudre, les autres

materiaux & les inſtrumens neceſſaires pour travailler de leur Métier, mais ſans avoir aucune communication avec eux; Ils avoient déja fait plus de Petards & de Feux d'artifice qu'il n'en faloit, & le Palais de l'Ambaſſadeur en étoit ſi plein qu'il étoit impoſſible d'y loger autre qu'eux. Le Capitaine demeuroit dans ſa Maiſon ordinaire, mais ſeul, afin de ne donner point de ſoubçon en cas qu'il fut obſervé & pour les autres il les avoit logez chez la Courtiſanne où lui & Renault s'étoient connus. L'eſtime & l'amitié qui avoit ſuccedé à l'amour qu'ils avoient eu pour cette Femme, mais beaucoup plus la connoiſſance qu'ils avoient de ſon Avanture, leur fit croire qu'ils ne pouvoient mieux choiſir. Elle étoit d'une Iſle Grecque de l'Archipel, & d'une condition auſſi noble qu'on puiſſe eſtre

eſtre dans un Pays de la domination de Veniſe ſans eſtre Venitien. Celui qui y commandoit pour la Republique, l'ayant debauchée ſous de grandes eſperances, avoit depuis fait aſſaſſiner ſon Pere, parce qu'il vouloit obliger ce Venitien à tenir ce qu'il avoit promis; la Fille étoit venüe à Veniſe demander justice de ce meurtre, mais inutilement; & cette pourſuitte ayant conſumé le peu de bien qu'elle avoit, ſa beauté repara ſa miſere comme elle l'avoit cauſée. Il n'eſt point de reſſentiment ſi violent que celui d'un perſonne bien née qu'on a reduitte à faire un métier indigne d'elle : Elle aprit avec raviſſement le Projet de ſes deux Amis, & elle riſqua ſans peine toutes choſes pour le favoriſer. Elle loüa une des plus grandes Maiſons de Veniſe, & ſous couleur de quelques

accommodemens qu'elle y faisoit faire elle n'y porta qu'une partie de ses meubles, pour avoir pretexte de garder encor celle qu'elle tenoit auparavant & qui n'étoit pas éloignée; Ce fut dans ces deux Maisons que demeurerent prés de six mois onze des principaux Conjurez; Comme elle étoit visitée par tout ce qu'il y avoit d'honnestes gens, Etrangers & Venitiens, & que ce grand abord de monde pouvoit faire decouvrir ceux qui logeoient chez elle, elle feignit d'estre incommodée pour s'en delivrer; Ceux qui sçavent avec quelle honnesteté on traitte les Femmes de cette Profession en Italie n'auront pas de peine à comprendre, que sa Maison devint par ce moyen une solitude impenetrable à tous ceux qui n'y avoient pas affaire. Les Conjurez n'en sortoient que la nuit, &

& afin qu'elle fut toute libre pour agir, les Assemblées se faisoient de jour. Dans ces Assemblées Renault & le Capitaine proposoient les choses dont ils étoient convenus avec le Marquis de Bedemar pour en avoir l'avis de la Compagnie, & resoudre avec elle les moyens de les executer. Quand il faloit qu'ils allassent chez ce Marquis, ils s'y conduisoient avec la circonspection requise dans un Pays & dans un tems, où les Maisons des Ambassadeurs étoient observées, comme si c'eussent été autant d'ennemis & la sienne principalement. Ils avoient resolu ensemble depuis long-tems qu'il faloit avoir mille Soldats dans Venise avant l'Execution: Mais parce qu'il étoit dangereux de les faire tous entrer armez, le Marquis de Bedemar s'étoit pourveû d'armes pour plus de

cinq cens; Il lui avoit été aiſé de le faire ſecrettement, car on ne viſite point les Gondoles des Ambaſſadeurs de quelque lieu qu'elles viennent, & il ne faloit plus qu'une occaſion pour faire entrer ces mil hommes dans Veniſe, ſans qu'ils puſſent eſtre remarquez. Le Doge Donato mourut & l'on mit à ſa place Antoine Priuli qui étoit au Friou pour faire executer les Traittez. Le General de Mer eut ordre de l'aller querir avec l'Armée Navale, le grand Chancelier & les Secretaires d'Etat devoient aller fort loing au devant de lui, pour lui porter le Bonnet Ducal; douze des principaux Senateurs les devoient ſuivre de prés, comme Ambaſſadeurs de la Republique, chacun d'eux ſeul dans un Brigantin armé & paré magnifiquement & avec un train ſuperbe; le Senat meſme en

en corps de voit l'aller recevoir fort avant en mer sur le Bucentaure, & le ramener dans la Ville avec tout ce Cortege. Comme il n'arrive guere que ceux qu'on fait Doges se trouvent hors de Venise, cette Pompe y attira un nombre infini de curieux. Le Marquis de Bedemar qui la prévit aussi-tôt qu'il fut assuré de l'Election de Priuli, depescha une seconde fois Nolot à Naples, avec ordre de faire partir en sa presence & dans la plus grande diligence possible les Brigantins du Duc d'Ossonne. Pour ôter tout sujet de retardement, le Capitaine fut chargé d'envoyer à ce Duc le Plan le plus exact qu'il se pouvoit de l'Execution, & sur tout de lui rendre conte de ce qui s'étoit passé à Venise pendant le premier Voyage de Nolot. Le Corsaire rencherit sur cette precaution, il

voulut ménager l'esprit du Vice-Roi de toutes les manieres, & pour lui montrer qu'on ne croyoit avoir aucun sujet de se plaindre de lui, il finit sa Depesche par ces paroles. *J'accuse la negligence de Nolot du long sejour qu'il a fait à Naples, car je ne doute point, que s'il avoit representé les choses comme elles étoient, Vôtre Excellence ne l'eut expedié. Il faut necessairement qu'il aie demandé de l'argent, ou quelque chose de semblable, mais il avoit ordre exprés du contraire, & je m'offre encor à present de tenir Venise six mois en mon pouvoir s'il est besoin, en attendant la grande Flotte de Vôtre Excellence, pourveu qu'elle m'envoye les Brigantins aussitôt que Nolot sera arrivé & les six mille hommes qu'Elle à offerts.* Cette Lettre est du septiéme Avril jour du depart de Nolot. Cependant Renault fit venir à Venise tous les Offi-

Officiers des Troupes gagnês, pour prendre connoissance de la Ville, & remarquer les Postes, afin de ne pas s'égarer la Nuit de l'Execution. Avant que de venir ils choisirent mille hommes, sur toutes les Troupes Hollandoises pour se tenir prests à marcher au premier jour, & afin que l'absence de ces mille hommes fut moins remarquable, ils observerent d'en prendre également dans tous les lieux de l'Etat de Terre ferme, où il y en avoit de dispersez. Pour recevoir tout ce monde chacun de ces Officiers arresta seul le plus grand nombre de logemens qu'il pouvoit sans donner de soubçon; On disoit aux hostes que c'étoit pour des Etrangers qui venoient voir la Feste, & quant aux Officiers même ils logeoient tous chez des Courtisannes, où en bien payant ils étoient en plus grande

ſeureté que nulle autre part. Il ne reſtoit plus qu'à regler l'ordre de l'Execution; & le Marquis de Bedemar, Renault & le Capitaine arreſterent de concert ce qui ſuit. *Auſſi-tôt qu'il ſera nuit ceux des mille Soldats, qui ſeront venus ſans armes, s'iront armer chez l'Ambaſſadeur. Cinq cens ſe rendront à la Place de Saint Marc auprés du Capitaine, la meilleure partie des autres cinq cens ira joindre Renault aux environs de l'Arſenal, & le reſte s'emparera de tout ce qu'on trouvera de Barques, Gondoles & autres voitures ſemblables au Pont de Rialte, avec leſquelles on ira querir en diligence environ mille autres Soldats des Troupes de Lieveſtein qui ſont encor au Lazaret. Pendant ce Voyage on ſe comportera le plus paiſiblement qu'il ſera poſſible, afin de n'eſtre point obligé de ſe declarer que ces Troupes ne ſoient arrivées. Si pourtant on y eſt obligé, & que quelque choſe vienne à ſe découvrir, le Capitaine ſe retranchera dans la Place de Saint Marc, Renault s'emparera de l'Arſenal de la maniere qu'il ſera repreſenté,*

en-

ensuitte on tirera deux coups de Canon pour servir de Signal aux Brigantins du Duc d'Ossonne qui seront prests à entrer dans Venise, & les Espagnols qu'ils aporteront supléeront au défaut des Valons qu'on sera allé querir. Si on n'est point obligé de se declarer pendant ce Voyage, quand ces Valons auront debarqué à la Place de Saint Marc, le Capitaine en prendra cinq cens avec les autres cinq cens hommes qu'il aura déja, & le Sergent Major Durant pour les commander. On commencera par mettre en bataille ces mille hommes dans la Place; Ensuitte le Capitaine avec deux cens qu'il prendra, se rendra maître du Palais Ducal, & sur tout de la Sale des Armes qui y est, pour en fournir à ceux des siens qui en auront besoin, & pour empécher les Ennemis de s'en servir: Cent autres sous Bribe se rendront maîtres de la Secque: & cent autres sous Brainvile de la Procuratie à la faveur de quelques hommes qu'on y aura introduits par adresse dans le Clocher pendant le jour. Ces cent derniers demeureront en Corps de garde dans ce Clocher tant que l'Execu-

xecution durera, afin qu'on ne puiſſe point ſonner de Tocſin. On occupera l'entrée de toutes les rües qui aboutiſſent à la Place avec d'autres Corps de garde; on mettra à ces entrées de l'Artillerie tournée du coſté de la rüe, & en attendant qu'on en puiſſe avoir de l'Arſenal on en prendra ſur la Fuſte du Conſeil des Dix qui eſt tout proche, & dont il ne ſera pas difficile de ſe ſaiſir. Dans tous ces lieux dont on s'emparera & où on mettra des Corps de garde on poignardera generalement tout ce qu'on trouvera, & pendant ces differentes Executions autour de la Place le Sergent-Major demeurera toûjours en bataille au milieu avec le reſte des Troupes. Toutes ces choſes ſe feront avec le moins de rumeur qu'il ſera poſſible ; enſuite on commencera de ſe declarer en petardant la Porte de l'Arſenal. A ce bruit let huit Conjurez qui en ont tiré le Plan & qui ſeront dedans mettront le feu aux quatre coins avec des Feux d'artifice preparez pour cet effet chez l'Ambaſſadeur auſſi bien que les Petards, & ils poignarderont les principaux Commandans. Il leur ſera aiſé

de

de le faire dans la confusion, que le feu & le bruit des Petards aportera, sur tout ces Commandans ne se défiant point d'eux. Ils se joindront aprés à Renault quand il sera entré, ils acheveront ensemble de tout tüer, & les Soldats conduiront de l'Artillerie dans tous les lieux où il est à propos d'en mettre comme à l'Arena dé Mari, au Fontego dé Tedeschi, aux Magazins de Sel, sur le Clocher de la Procuratie, sur le Pont de Rialte, & autres Postes eminens desquels on pourroit battre la Ville en ruine en cas de resistance. En mesme tems que Renault petardera l'Arsenal, le Capitaine forcera la Prison de Saint Marc, & armera les Prisonniers; On tüera les principaux Senateurs, & des gens apostez iront mettre le feu en plus de quarante endroits de la Ville les plus éloignez l'un de l'autre qu'il se pourra afin que la confusion en soit plus grande. Cependant les Espagnols du Duc d'Ossonne ayant entendu le Signal, qu'on leur aura donné d'abord qu'on aura été maître de l'Arsenal viendront aussi debarquer à la Place de Saint Marc &

se

se répandront aussi-tôt dans les principaux Quartiers de la Ville, comme Saint George, le Quartier des Juifs & autres, sous la conduite des neuf autres principaux Conjurez. On ne criera rien que Liberté, *& aprés toutes ces choses executées le Pillage sera permis, mais non pas sur les Etrangers; Il sera defendu de leur rien prendre sur peine de la vie, & on ne fera plus main basse que sur ce qui resistera.*

Nolot trouva les choses en si bon état en arrivant à Naples, que les six mille hommes furent mis en mer le lendemain, sous le commandement d'un Anglois nommé Haillot. Afin de donner moins de soubçon le Duc d'Ossonne fit prendre un long détour à ses grans Vaisseaux pour se rendre à leurs Postes, mais il envoya Haillot & les Brigantins par le plus court chemin. Au second jour de route cette petite Flotte rencontra des Corsaires de Barbarie qui l'atta-

ta-

taquerent. Comme elle n'étoit preparée que pour servir de voiture aux hommes qu'elle portoit, & non pas pour rendre un grand Combat, elle fut fort incommodée par l'Artillerie des Barbares, dont les Brigantins étoient plus maniables & mieux armez. Mais quoi que le trop de gens qui étoient entassez sur ceux de Naples ne leur laissât pas l'espace necessaire pour se defendre avec ordre; neanmoins, comme c'étoient tous Espagnols choisis, ils traitterent si rudement à coups d'épée ceux des Ennemis qu'ils purent accrocher, que ces Corsaires se seroient peut-estre repentis de les avoir arrestez en chemin, si les uns & les autres n'eussent pas été dispersez par une furieuse Tempeste qui les separa dans la plus grande chaleur de combat. La
petite

petite Flotte en fut si endommagée qu'elle ne pût se remettre en mer de quelque tems, & le Marquis de Bedemar voyant par cette nouvelle, qu'il ne pouvoit troubler la Feste qui se preparoit à Venise y assista avec plus de magnificence que personne. Il protesta en plein Senat, en faisant son Compliment au nouveau Doge, que la joie particuliere qu'il témoignoit de son elevation venoit de ce qu'il esperoit, que Sa Serenité conserveroit sur le Trône les favorables dispositions qu'elle venoit de témoigner au Frioul pour l'accomplissement de la Paix. Au sortir de cette Audience il envoya querir Renault & le Capitaine : D'abord il leur demanda s'ils jugeoient à propos de tout abandonner ? Ils répondirent, que non seulement ils étoient d'avis contraire, mais que leurs Compag-

pagnons même n'avoient non plus paru ébranlez par la disgrace de la Flotte, que si elle étoit arrivée à bon port; & qu'ils étoient tout disposez à prendre les voyes necessaires pour maintenir le Parti dans l'état où il étoit, en attendant une occasion plus heureuse. L'Ambassadeur, qui ne leur avoit fait cette demande, qu'en tremblant, les embrassa avec des larmes de joie aprés cette réponce. Il leur dit, avec une gayeté & une vehemence qui auroit r'assuré les plus foibles cœurs, & inspiré l'intrepidité & l'audace dans l'ame la plus épouvantée: Que les grans revers, qui dans les Affaires communes doivent surprendre les esprits, sont des accidens naturels aux Entreprises extraordinaires; Qu'ils sont la seule épreuve de la force de l'ame; Qu'alors seulement on peut se croire ca-

pable d'achever un grand Deſſein, quand on l'à vû une fois renverſé, avec tranquillité & conſtance. Enſuitte il fut reſolu de concert entre le Marquis & ſes deux Confidens, qu'on remettroit l'Execution juſqu'à la Feſte de l'Aſcenſion, qui n'étoit pas éloignée, & qui eſt la plus grande ſollemnité de Veniſe: Qu'en attendant on entretiendroit les Troupes dans les Lieux où elles étoient, en leur fourniſſant toutes les commoditez qu'elles pouvoient ſouhaitter; Qu'on n'epargneroit point l'argent aux Chefs pour cet effet; Que des trois cens qu'on avoit fait venir à Veniſe, on retiendroit les Principaux, comme pour ſervir des autres, & qu'on renvoiroit les Subalternes à leurs Troupes, ſoit pour contenir les Soldats dans le devoir, ſoit auſſi pour décharger la Ville d'autant,

où ce grand nombre d'Officiers pouvoit devenir suspect : Qu'on occuperoit le plus agreablement qu'il seroit possible ceux qu'on y retiendroit, fin qu'ils ne se lassassent point d'attendre, & qu'ils n'eussent pas seulement le loisir, s'il se pouvoit, de reflechir sur l'état present des choses; que les vingt principaux Conjurez observeroient soigneusement leur conduitte, & que pour obliger la Republique à souffrir le retardement des Troupes de Lievestein & à ne pas congedier celles de Nassau, le Gouverneur de Milan & le Vice-Roi de Naples n'executeroient point les Traittez. Tout ce que l'esprit humain peut imaginer de pretextes, pour se defendre contre la raison, fut inventé par le Marquis de Bedemar & mis en œuvre par D. Pedre & par le Duc d'Ossonne. Cepen-

pendant ils étoient forcez tous les jours de faire quelque pas vers la Paix, malgré qu'ils en eussent; le Conseil d'Espagne n'osoit rien hazarder sur l'esperance d'un succez aussi douteux que celui de la Conjuration, & la France, qui vouloit soûtenir le Traitté de Paris, obligea les Venitiens à consentir, que le Duc de Savoye licentiât les Troupes qui étoient arrestées dans le Pays de Vaux, & qui servoient de pretexte aux retardemens de D. Pedre. Cette difficulté levée, le Marquis de Bedemar, croyant detourner ce Prince de rendre les Places qu'il avoit prises dans le Monferrat, fit courre le bruit qu'aussitôt que le Duc de Mantoüe y seroit restabli; il s'accommoderoit de cet Etat avec les Espagnols: En même tems D. Pedre fit une querelle sans raison a un Ministre de Savoye qui

qui étoit venu à Milan avec les Ambassadeurs de France, & lui fit commander d'en sortir;Le Duc irrité de cette injure les rappela prés de lui, & cessa de vuider les Places occcupées; mais les Ambassadeurs lui ayant fait comprendre qu'il donnoit dans le piege que D. Pedre lui tendoit, il rendit tout d'un coup tout ce qu'il avoit pris. L'étonnement de D. Pedre fut si grand à cette nouvelle, qu'il ne pût s'empescher de le témoigner en public par ses discours;il falut qu'il rendit aussi les Prisonniers, & les moindres Places, mais pour Versel; qui étoit le point important, il fit des difficultez si étranges qu'on le menaça d'Espagne de le rapeler avant le tems ordinaire. D'abord il dit, qu'il seroit honteux pour lui de rendre cette Place pendant que les Ambassadeurs de Fran-

ce étoient à Milan, comme pour l'y forcer par leur presence; Ils se retirerent: Alors il declara, qu'il pretendoit que le Duc de Savoie rendroit auparavant certaines Terres qui apartenoient à des Ministres de Mantoüe; Ces Terres furent renduës, & cependant Versel ne se rendoit point: Enfin la France, qui vouloit conclurre le Mariage de Madame Chrétienne Sœur du Roi avec le Prince de Piemont, s'étant expliquée d'une maniere decisive sur le sujet de cette Place, D. Pedre commença de faire sortir les Munitions & l'Artillerie qui y étoit, mais avec une lenteur incroyable. Le Marquis de Bedemar lui ayant mandé de se presser encor moins, il s'avisa d'exiger de nouvelles assurances du Duc de Savoie en faveur de celui de Mantoüe; mais les Ministres mesme de Man-

Mantoüe laſſez de tant de longueurs declarent par un Ecrit public, qu'ils ne demandoient point ces aſſurances. Quelque chagrin que cette Declaration donnât au Marquis de Bedemar la conduitte du Duc d'Oſſonne lui en donnoit beaucoup plus. Ce Duc fatigué des plaintes que les Venitiens lui faiſoient faire de toutes parts, ſur ce qu'il continuoit de troubler la Navigation du Golphe, ne ſachât plus que dire pour ſa defence, s'aviſa à la fin de répondre, qu'il en uſeroit de cette ſorte tant que les Venitiens entretiendroient à leur ſervice les plus irreconciliables ennemis du Roi ſon Maître. On jugera aiſement par les ſoins que l'Ambaſſadeur avoit pris pour retenir les Troupes Hollandoiſes dont le Duc d'Oſſonne ſe plaignoit, quel fut ſon deſeſpoir quand il ſçeut la réponce

dece Duc. Il ne douta point que le Senat, qui vouloit la Paix à quelque prix que ce fut, ne les fit partir pour oster toute excuse au Vice-Roi. Mais le succez trompa encor cette fois la prudence du Marquis de Bedemar; Quelque Demon favorable aux extravagances du Duc d'Ossonne fit prendre aux Venitiens une resolution directement contraire à leur inclination, & à leur interest. Il fut remontré au Senat, que la Republique avoit trop témoigné par son procedé qu'elle desiroit la Paix; que c'étoit ce qui rendoit les Ministres Espagnols si difficiles à l'executer; que si on satisfaisoit le Vice-Roi sur sa plainte, il croiroit donner la loy à Venise, & que bien loing de licentier les Hollandois il faloit même retenir les Troupes de Lievestein qui devoient partir au
pre-

premier jour, jusqu'à l'entiere execution des Traittez. La joie que cette resolution donna au Marquis de Bedemar fut troublée par la Découverte du Complot de Creme, L'Alfier Provençal & le Capitaine Italien qu'on y avoit gagnez, s'étant querellez au jeu se battirent, le Capitaine fut blessé à mort, & pour décharger sa conscience il declara tout au Commandant Venitien avant que d'expirer. L'Alfier qui se défia de ce qui arriveroit, aussitost qu'il eut blessé son homme se sauva avec ceux des Complices qu'il pût avertir, les autres furent pris, & le Lieutenant Francois aussi qui étoit le principal Chef de l'Entreprise; mais comme Renault ne s'étoit fait connoître à eux que pour un Agent de Milan, & qu'ils ne savoiēt ce qu'il étoit devenu depuis, toute cette affaire tomba sur D. Pe-

ſeulement. Huit jours aprés le Sergent Major qui devoit livrer Maran ayant retranché quelques gains à un Valet de Chambre du Provediteur, & à un Penſionnaire de la Republique pour en profiter, ces gens outrez de cette perte, prirent le tems de ſon abſence pour entrer chez lui, enfoncerent ſes coffres, & enleverent ſon argent & ſes papiers, Il s'y trouva des Lettres qui parloient de ſon Deſſein; Comme il ne connoiſſoit que l'homme du Duc d'Oſſonne qui avoit negotié avec lui, il ne pouvoit accuſer que ce Duc, mais il prit un plus noble party; Il répondit toûjours au milieu des tourmens qu'il ſavoit bien qu'on ne le ſauveroit pas, quoi qu'il découvrit, & qu'il aimoit mieux laiſſer ſes Complices s'il en avoit, en eſtat de vanger ſa mort, que de les perdre avec lui ſans aucun fruit. On

ren-

rendit publiquement graces à Dieu dans Venise de ces deux Découvertes; L'Entreprise en devint pourtant beaucoup plus assurée qu'elle étoit auparavant; Le Senat crût avoir enfin découvert la cause si cachée du procedé irregulier des Espagnols, & voyant ces deux Affaires échoüées, il s'imagina d'entrer dans un profond repos, & ne douta plus de l'accomplissement des Traittez. Cependant le tems de l'execution étoit arrivé. Depuis le Dimanche qui precede l'Ascension jusqu'à la Pentecoste, il y à Venise une des plus celebres Foires du Monde. Le grand abord de Negotians ne rendoit pas la Ville plus difficile à surprendre, & il donna moyen aux mille Soldats qui s'y rendirēt parmi les Marchands d'y entrer & de s'y loger sans étre remarquez. Il leur fut aisé de sortir des Villes

Venitiennes où ils étoient disper-ſez, parce que depuis quelque tems les plus preſſez de ſe retirer en leur Pays ſe debandoient,& les Po-deſtats n'y mettoient aucun ordre, à cauſe que c'étoient autant de gens que la Republique ne payeroit pas. De peur qu'on s'étonnât, qu'il s'en fût debandé un ſi grand nom-bre en ſi peu de tems, la pluſpart di-rent en partant, qu'ils alloient à la Foire à Veniſe; ils ſe déguiſerent en gens de toutes les Profeſſions; on obſerva de loger enſemble cēx qui parloient des Langues differentes, afin qu'on les ſoubçonnât moins d'intelligence,&ils ne faiſoient tous aucun ſemblant de ſe connoître. Les cinq cens Eſpagnols deſtinez pour executer le Complot de Cre-me qui étoit découvert, furent en-voyez en meſme tems par D. Pedre aux environs de Breſſe, pour s'em-

parer

parer de cette Ville au premier avis du ſuccez de la Conjuration, & à la faveur de la Faction que le Lieutenant du Comte de Naſſau y avoit formée, & qui ſubſiſtoit encore. Celui qui commandoit ces Eſpagnols avoit charge de les mener droit à Veniſe au premier Ordre qu'il en recevroit de Renault. Quant à la Flote Venitienne, elle étoit retirée en Dalmatie, mais dans un état à pouvoir ſe mettre en mer au premier commandement, à cauſe des continuels mouvemens du Duc d'Oſſonne. Le Capitaine envoya aux Officiers qui commandoient ſes douze navires en ſon abſence, des Feux d'artifice des plus violens, pour répandre ſecrettement dans tous les autres Vaiſſeaux de la Flote la veille de l'Executiō. Comme perſonne ne ſe défioit de ces Officiers, il leur étoit aiſé de le faire ſans

eſtre aperceus ni meſme ſoubçonnez. Il leur manda de meſurer ſi bien les méches, que tout prit feu s'il ſe pouvoit en meſme tems; que ſi quelque vaiſſeau en échapoit, ils l'attaquaſſent, & s'en rendiſſent maîtres, ou qu'ils le coulaſſent à fond à coups de canon; qu'ils s'en vinſſent enſuite à Veniſe ſans perdre un moment de tems, & qu'ils ſe diſpoſaſſent à executer toutes ces choſes ſur le champ; mais qu'ils attendiſſent pourtant un nouvel Ordre avant que de commencer. Le jour fut pris pour le Dimāche l'Aſcenſion qui étoit le premier de la Floire. Le Duc d'Oſſonne fit ſi biē eſcorter cette fois ſa petite Flotte qu'elle arriva ſans aucun accident à ſix mille de Veniſe, Elle étoit ſeparée en deux parties, qui marchoient un peu éloignées l'une de l'autre pour eſtre moins remarqué.

La

La plus grande étoit compoſée de Barques comme celles des Peſcheurs, afin de donner moins de ſoubçon, & le reſte conſiſtoit en Brigantins ſemblables à ceux des Corſaires. Le Samedi matin on manda à Haillot, qu'il partit le lendemain de ſon Poſte à l'heure neceſſaire pour arriver à la veüe de Veniſe entre jour & nuit, qu'il arborât l'Etendart de S. Marc; qu'il s'emparât de quelques petites Iſles devant leſquelles il faloit qu'il paſſât, qui n'étoient d'aucune defence, & d'où il pouvoit venir à Veniſe quelque avis de ſa marche; qu'enſuitte il ſe preſentât hardiment devant les deux Châteaux du Lido & de Malamoco, parce qu'on ſavoit qu'il n'y avoit point de Garniſon dedans, & qu'il paſſeroit entre deux ſans obſtacle; qu'il s'avançat juſqu'à une portée de canon de Veniſe, qu'il

en donnât avis quand il y seroit,& que par le retour de la Barque qui auroit aporté cet Avis,le Capitaine lui envoiroit des Matelots pour lui servir de Guides, de peur qu'il n'échoüat contre les bances, dont le Marais qui environne Venise est plein, où qu'il ne se brisât contre les rochers,qui rendẽt l'entrée des Ports impossible à ceux qui n'y sont pas accoûtumez. Comme la journée du lendemain étoit necessaire pour se disposer à l'Execution de la Nuit, Renault & le Capitaine jugerent à propos de consulter dés la veille avec leurs Compagnons pour la deniere fois, & le Capitaine laissa à Renault le soin de leur representer l'état des choses & de leur donner les avis necessaires. Quoi qu'on sceut faire,ils ne purent estre tous assemblez qu'il ne fut presque nuit. Il y avoit les

trois

trois François qui logeoient avec Renault, le Lieutenant du Comte Naussau, les trois Petardiers, l'Anglade, les deux Officiers de l'Arsenal, le Capitaine & le Lieutenant qui y avoient eu de l'emploi autre-fois, Nolot, les deux Brulard, Jaffier, Robert, l'Hollandois Theodore, le Savoyard qui s'étoit trouvé à l'Escalade de Geneve, & l'ingenieur Revellido. Ces vingt personnes, s'étant enfermé chez la Grecque avec Renault & le Capitaine, dans le lieu le plus secret de la maison, aprés les precautions ordinaires dans ces rencontres Renault prit la parole. Il commença par une Narration simple & étenduë de l'état present des affaires, des forces de la Republique & des leurs, de la disposition de la Ville & de la Flotte, des preparatifs de D. Pedre & du Duc d'Ossonne, des armes & autres provisions de guerre

qui étoient chez l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, des Intelligences qu'il avoit dans le Senat & parmi les Nobles; Enfin de la connoiſſance exacte qu'on avoit pris de tout ce qu'il pouvoit eſtre neceſſaire de ſavoir. Aprés s'étre attiré l'aprobation de ſes Auditeurs par le recit de ces choſes, dont ils ſavoient la verité comme luy, & qui étoient preſque toutes les effets de leurs ſoins auſſi bien que des ſiens; *Voila mes Compagnons*, continua-t'il, *quels ſont les moyens deſtinez pour vous conduire à la gloire que vous cherchez: Chacun de vous peut juger s'ils ſont ſuffiſans, & aſſurez: Nous avons des voïes infaillibles pour introduire dix mille hommes de guerre dans une Ville qui n'en a pas deux cens à nous oppoſer; dont le Pillage joindra avec nous tous les Etrangers que la curioſité, ou le commerce y a attiré, & dont le Peuple meſme nous aidera à dépoüiller les Grans qui l'ont dépoüillé tant de fois, auſſi-tôt qu'il verra ſeu-*

seureté à le faire : Les meilleurs Vaisseaux de la Flotte sont à nous, & les autres portent dés à present avec eux ce qui les doit reduire en cendre : L'Arsenal, ce fameux Arsenal la merveille de l'Europe, & la terreur de l'Asie est presque déja dans nostre pouvoir ; Les neuf vaillans hommes qui sont icy presens, & qui sont en estat de s'en emparer depuis prés de six mois, ont si bien pris leurs mesures pendant ce retardement, qu'ils ne croyent rien hazarder en répondant sur leur teste de s'en rendre maîtres : Quand nous n'aurions, ni les Troupes du Lazaret, ni celles de Terre-ferme, ni la petite Flotte de Haillot pour nous soûtenir, ni les cinq cens hommes de D. Pedre, ni les vingt Navires Venitiens de nostre Camarade, ni les grans Vaisseaux du Duc d'Ossonne, ni l'Armée Espagnole de Lombardie, nous serions assez forts avec les Intelligences, & les mille Soldats que nous avons ; Neanmoins, tous ces differens Secours, que je viens de nommer sont disposez de telle sorte, que chacun d'eux pourroit manquer sans porter le moindre prejudice aux autres ; Ils peuvent bien s'entr'aider

tr'aider, mais ils ne sauroient s'entre-nuire; Il est presque impossible qu'ils ne reüssissent pas tous, & un seul nous suffit. Que si aprés avoir pris toutes les precautions que la prudence humaine peut suggerer, on peut juger du succez que la Fortune nous destine, quelle marque peut-on avoir de sa faveur, qui ne soit au dessous de celles que nous avons? Oüi, mes Amis, elles tiennent manifestement du prodige; Il est inoüi dans toutes les Histoires, qu'une Entreprise de cette nature ait été découverte en partie sans estre entierement ruinée; Et la nostre a essuyé cinq accidens dont le moindre selon toutes les aparences humaines devoit la renverser: Qui n'eut crû, que la perte de Spinosa qui tramoit la mesme chose que nous, seroit l'occasion de la nostre? Que le Licentiement des Troupes de Lievestein, qui nous étoient toutes devoüées, divulgueroit ce que nous tenions caché? Que la dispersion de la petite Flotte romproit toutes nos mesures, & seroit une source feconde de nouveanx inconveniens? Que la découverte de Creme, que celle de Maran attireroit necessairement a-

prés

prés elle la découverte de tout le Parti ? Cependant toutes ces choses n'ont point eu de suitte ; On n'en a point suivi la trace, qui auroit mené jusqu'à nous ; On n'a point profité des lumieres qu'elles donnoient ; Jamais repos si profond ne preceda un trouble si grand ; Le Senat, nous en sommes fidellement instruits, le Senat est dans une securité parfaite ; Nostre bonne destinée a aveuglé les plus clair voyans de tous les hommes, rassurè les plus timides, endormi les plus soubçonneux, confondu les plus subtils ; Nous vivons encor, mes chers Amis ; nous sommes plus puissans que nous n'étions avant ces desastres ; ils n'ont servi qu'à éprouver nostre constance, nous vivons, & nostre vie sera bientost mortelle aux Tyrans de ces Lieux. Un bon-heur si extraordinaire, si obstiné peut il estre naturel, & n'avons nous pas sujet de presumer, qu'il est l'ouvrage de quelque Puissance au dessus des choses humaines ? Et en verité, mes Compagnons, qu'est ce qu'il y a sur la Terre, qui soit digne de la protection du Ciel, si ce que nous faisons ne l'est pas ? Nous detruisons le plus horrible de tous les Gouver-

vernemens ; nous rendons le bien à tous les pauvres Sujets de cet Etat à qui l'Avaricé des Nobles le raviroit èternellement sans nous ; nous sauvons l'honneur de toutes les Femmes, qui naîtroient quelque jour sous leur Domination avec assez d'agrèement pour leur plaire ; nous rappelons à la vie un nombre infini de Malheureux, que leur Cruauté est en possession de sacrifier à leurs moindres ressentimens, pour les sujets les plus legers ; En un mot, nous punissons les plus punissables de tous les hommes, également noircis des vices que la Nature abhorre, & de ceux qu'elle ne souffre qu'avec pudeur. Ne craignons donc point de prendre l'espée d'une main & le flambeau de l'autre pour exterminer ces Miserables ; Et quand nous verrons ces Palais, où l'Impieté est sur le Trône, brûlans d'un feu plûtost Feu du Ciel, que le nôtre ; ces Tribunaux, soüillez tant de fois des larmes & de la substance des Innocens, consumez par les flammes devorantes ; le Soldat furieux retirant ses mains fumantes du sein des Méchans ; la Mort errante de toutes parts, & tout ce que la Nuit, & la Licence Militaire

pourront produire de Spectacles plus affreux, souvenons nous alors, mes chers Amis, qu'il n'y à rien de pur parmi les hommes, que les plus loüables actions sont sujettes aux plus grans inconveniens, & qu'enfin, au lieu des diverses Fureurs qui desoloient cette malheureuse Terre, les desordres de la Nuit prochaisont les seuls moyens d'y faire regner à jamais la Paix, l'Innocence, & la Liberté. Ce Discours fut receu de toute l'Assemblée avec la complaisance que les hommes ont d'ordinaire pour les sentimens qui sont conformes aux leurs. Toute-fois Renault, qui avoit observé les visages, remarqua que Jaffier, l'un des meilleurs Amis du Capitaine, avoit passé tout d'un coup d'une attention extreme dans une inquietude qu'il s'efforçoit en vain de cacher, & qu'il lui restoit encor dans les yeux un air d'étonnement & de tristesse, qui marquoit une ame saisie d'honneur. Renault le dit

au Capitaine qui s'en moqua d'abord, mais ayant obſervé Jaffier quelque temps il en demeura quaſi d'accord. Renault, qui connoiſſoit parfaitement les raports & les liaiſons neceſſaires qu'il y à entre les plus ſecrets mouvemens de l'ame, & les plus legeres demonſtrations exterieures qui échapent, quand on eſt dans quelque agitation d'eſprit, ayant examiné meurement ce qui lui avoit paru à la mine & dans la contenance de Jaffier, crût devoir declarer au Capitaine qu'il ne croyoit point que cette homme fut ſeur. Le Capitaine, qui connoiſſoit Jaffier pour un des plus vaillans hommes du monde, accuſa ce jugement de precipitation & d'excez; mais Renault s'étant obſtiné à juſtifier ſon ſoubçon, il en expliqua ſi nettement les raiſons & les conſequences, que ſi le Capitaine ne les ſen-
tît

tît pas aussi vivement que lui, il comprit du moins que Jaffier étoit un homme à observer. Il representa pourtant à Renault; que quand mesme Jaffier seroit ébranlé, ce qu'il ne pouvoit se persuader, il ne lui restoit pas assez de tems jusqu'au lendemain au soir, pour deliberer de les trahir & s'y resoudre; Mais qu'en tout cas, dans les termes où étoient les choses, il n'étoit plus tems de prendre de nouvelles mesures & que c'étoit un risque qu'il faloit courir de gré ou de force. Renault repartit, qu'il y avoit un moyen seur de ne s'y pas exposer, & que ce moyen étoit de poignarder eux mesmes Jaffier dés ce soir. Le Capitaine demeura quelque temps muet à cette proposition; mais enfin il répondit qu'il ne pouvoit se resoudre à tuër le meil-

leur de ses Amis sur un soupçon; Que cette execution pouvoit avoir diverses mauvaises suittes; Qu'il craignoit d'effaroucher leurs Compagnons, de leur devenir odieux, & d'en estre considerez comme si on vouloit affecter quelque Empire sur eux, & qu'on se pretendit Arbitres souverains de leur vie & de leur mort; Qu'il ne faloit pas esperer qu'ils comprissent la necessité de perdre Jaffier comme ils la comprenoient eux deux, & que ne la comprenant pas, châque Conjuré verroit avec regret sa vie exposée à la premiere imagination semblable qui leur viendroit; que lors que les Esprits sont dans un grand mouvement, il faut peu de chose pour les faire detourner, & que le moindre changement qu'ils fassent dans cet état est toûjours d'une extreme importance, parce qu'ils

qu'ils ne peuvent plus prendre que des resolutions extremes; Que si on vouloit cacher de quelle maniere Jaffier seroit disparu, il étoit encor plus à craindre qu'ils ne crussent, qu'il étoit découvert & en fuitte, où prisonnier, ou traittre, & que quelque pretexte qu'on inventât, son absence à la Veille de l'Execution, y ayant autant de part qu'il y en devoit avoir, ne pouvoit que les intimider & leur suggerer de tristes pensées. Renault écoutoit attentivement ce discours du Capitaine, lors qu'un de leurs gens entra où ils étoient avec un Ordre du Senat qu'on venoit de recevoir, pour faire embarquer le lendemain matin tous ceux qui avoient charge sur la Flotte. On aporta en même tems un Billet de l'Ambassadeur qui découvroit la raison de ce commandement. Le Duc d'Osson-

ne

ne n'avoit pû sortir si secrettement de Naples pour aller joindre ses grands Vaisseaux, que les Espions de la Republique n'en eussent connoissance, mais comme il avoit laissé un Ordre qu'on ne fournit aucune Voiture pour Venise jusqu'à un certain tems, & qu'on retint toutes les Lettres qui y seroient adressées, les Venitiens n'avoient pû recevoir plûtost que ce jour l'avis de son départ. L'Archiduc nouvellement éleu Roi de Boheme lui avoit demandé du secours contre les Rebelles de ce Pays qui commençoient à remuer, & le Vice-Roi s'étant vanté qu'il meneroit ce Secours par le Golphe jusqu'aux Ports de l'Archiduc en Istrie, les Venitiens l'avoient fait prier par ce Prince mesme de prendre un autre chemin ; Mais comme il ne se gouvernoit pas par les raisons qui gouvernent les autres hom-

hommes, quand ils le ſeurent parti, ils ne douterent point que ce ne fut pour conduire lui meſme ce Secours par le chemin qu'il avoit reſolu. Ils ne voulurent pas lui diſputer le paſſage comme ils pouvoient le faire, parce qu'ils ne cherchoient pas à rompre, & ils prirent le parti d'envoyer leur Flotte aux Coſtes d'Iſtrie où il devoit mettre à terre ſes Troupes, pour l'obſerver, & le preſerver des diverſes tentations qui lui pouroient prendre à la veuë de leurs Places Maritimes.

Les plus fermes reſolutions des hommes ne viennent pour l'ordinaire que d'une forte imagination du danger qu'ils ont à courir. Par le moyen de cette imagination l'ame ſe familiariſe à la fin avec les circonſtances de ce danger, quelque affreuſes qu'elles puiſſent eſtre,

à force de les considerer; mais aussi toute la fermeté de sa resolution est tellement attachée à ces circonstances, que s'il y en à quelqu'une qui vienne à changer sur le point de l'Execution, il est fort dangereux que la resolution ne change aussi. C'est ce que Renault & le Capitaine craignirent qui n'arrivât à leurs Compagnons à l'occasion de cet Embarquement impreveu de la Flotte de Venise qu'ils venoient d'aprendre, & cette Nouvelle leur donna un sensible chagrin, parce qu'ils jugerent d'abord, qu'elle les obligeroit, malgré qu'ils en eussent, à changer quelque chose dans la maniere dont ils avoient disposé d'abord l'Execution de leur Entreprise. Cette Execution ne pouuoit passe faire le champ, parce que la nuit étoit déja trop avancée; il auroit été jour avant qu'on

qu'on eut pû avertir la petite Flotte pour la faire aprocher jusqu'à la portée du Canon de Venise où il faloit qu'elle fut pour commencer, & avant qu'on eut pû aller querir les Troupes qui étoient au Lazaret. Quant au lendemain, les Venitiens devant se mettre en mer, si on faisoit aussi marcher Haillot, il rencontreroit infailliblement des gens qui se rendroient tout ce jour de Venise à la Flotte. La demarche qu'elle devoit faire étoit la plus favorable que les Conjurez pussent souhaitter, elle alloit tourner le dos à Haillot, toutes choses bien considerées, on jugea à propos de luy donner le tems de s'éloigner. La difficulté fut à resoudre si le Capitaine, l'Anglade, les trois Petardiers, & les autres Conjurez qui y avoient charge obeiroient à l'Ordre du Senat. Ils paroissoient in-
 dispen

dispensablement necessaires à Venise pour l'Execution, sur tout le Capitaine; Cependant c'étoit celui de tous qui pouvoit moins se dispenser de partir; Le Commandement important qu'il avoit dans la Flotte le feroit plus remarquer que tous les autres ensemble; Comme la plupart avoient de l'emploi sur ses Vaisseaux, il pouvoit presque suplér lui seul à leur defaut par son autorité s'il étoit present, & même empescher qu'on ne s'aperceut de leur absence. Ces raisons firent conclurre qu'il partiroit seul avec l'Anglade, dont l'emploi sur la Flotte dependoit immediatement du General aussi bien que celui des trois Petardiers, mais pour ces Petardiers on aima mieux tous hazarder que de les laisser partir aussi. Le General en demanda des nouvelles

velles au Capitaine d'abor qu'il le vit & le Capitaine répondit qu'ils les croyoit cachez à Venise chez des Courtisanes aussi bien que quelques Officiers de ses Vaisseaux qu'il ne trouvoit point, & que la precipitation avec laquelle il avoit falu venir, ne lui avoit pas donné le tems de les decouvrir. Le General étoit si pressé de partir par le Senat & si occupé par la mesme raison, qu'il ne pût les envoyer chercher de quelques jours & moins encor attendre qu'on les eut trouvez. Avant que de s'embarquer le Capitaine avoit pris Jaffier en particulier pour le prier de tenir sa place auprez de Renault la Nuit de l'Execution. Il lui exagera la confiance qu'on avoit en sa conduitte & en son courage, que sans cette assurance il ne se feroit jamais resolu à s'éloigner, mais qu'il croyoit laisser

un autre lui mesme à ses Compagnons puisque Jaffier demeuroit. Pendant ce discours le Capitaine l'observa avec attention, mais cet homme qui fut attendri par les témoignages qu'on donnoit de l'estime qu'on avoit pour lui, y répondit avec des marques de zele, de fidelité & de reconnoissance qui auroient rassuré le plus soubconneux de tous les hommes. C'étoit le dernier effort de sa resolution mourante; Elle acheva de disparoître avec le visage de son Ami, & n'ayant plus devant les yeux le seul homme dont la consideration pouvoit le retenir il s'abandonna tout entier à son incertitude. La description que Renault avoit faite de la Nuit de l'Execution sur la fin de sa Harangue, l'avoit frappé à un tel point qu'il ne pouvoit moderer sa pitié. Son imagination rencherissoit sur cette

cette Peinture ; elle lui representoit exactement & avec les plus vives couleurs toutes les cruautez & les injustices inevitables dans ces occasions. Depuis ce moment il n'entendoit plus de tous costez que des cris d'Enfans qu'on foule aux pieds, des gemissemens de Vieillards qu'on égorge, des hurlemens de Femmes qu'on deshonnore ; Il ne voyoit que Palais tombans, Temples en feu, Lieux Saints ensanglantez ; Venise la triste, la deplorable Venise se presentoit par tout devant ses yeux, non plus triomphante comme autre-fois de la Fortune Ottomane & de la fierté Espagnole, mais en cendres, où dans les fers, & plus noyée dans le sang de ses Habitans, que dans les eaux qui l'environnent. Cette funeste image l'obsede nuit & jour, le sollicite, le presse, l'é-

branle; En vain il fait effort pour la chasser; plus obstinée que toutes les Furies, elle l'occupe au milieu des repas, elle trouble son repos. elle s'introduit jusques dans ses songes. Mais trahir tous ses amis! & quels amis? Intrepides, intelligens, uniques en merite dans le talent où chacun d'eux excelle; c'est l'ouvrage de plusieurs siecles de joindre ensemble une seconde fois un aussi grand nombre d'hommes extraordinaires: Dans le point qu'ils se vont rendre memorables à la derniere Posterité, faut-il leur ravir le fruit prest à cueillir de la plus grande resolution qui soit jamais tombée dans l'esprit d'un Particulier? & comment periront ils? par des tourmens plus singuliers & plus recherchez que tous ceux que les Tirans des siecles passez ont inventez;. Qui ne scait qu'il y

à tel-

à telle sorte de Prison à Venise plus capable d'ébranler la constance d'un homme de courage, que les plus affreux Suplices des autres Pays ? Ces dernieres reflexions qui attaquoient Jaffier par son foible le raffermissoient dans ses premiers sentimens, la pitié qu'il sentoit pour ses Compagnons balançoit dans son ame celle que la desolation de Venise y excitoit, & il continua dans cette incertitude jusqu'au jour de l'Ascension auquel l'Execution avoit été remise. On receut dés le matin des nouvelles du Capitaine : Il mandoit qu'il répondoit de la Flotte, qu'elle alloit aux environs de Maran, qu'en même tems qu'on envoiroit au Lazaret querir les Troupes de Lievestein, on fit partir une barque pour lui en donner avis, & qu'il attendroit cet avis pour commencer d'agir de son costé. On

à Haillot les guides qu'on lui avoit promis. On introduisit dans le Clocher de la Procuratie de Saint Marc des hommes apostez qui avoient quelque habitude avec ceux qui y faisoient garde & qui les assoupirent par le moyen de drogues & d'odeurs propres à cét effet mélées dans des viandes & dans des breuvages & en les faisant boire & manger avec excez à l'occasion de la rejoüissance publique du jour. On donna l'Ordre à des Officiers qu'on choisit pour s'emparer des maisons des Senateurs qui étoient plus à craindre & pour les tuër. On marqua à chacun la Maison où il devoit s'attacher, de mesme à chacun des principaux Conjurez & des autres Officiers le Poste qu'il devoit occuper, les hommes qu'il lui faloit, où il les prendroit, le mot pour les reconnoistre & le chemin

min pour les conduire; On fit sçavoir aussi aux Troupes du Lazaret, aux Espagnols de la petite Flotte & aux mille Holandois qui étoient déja dans Venise comment ils se devoient départir depuis la Place de S. Marc, où tous devoient se rendre, les lieux qu'ils pouvoient occuper, les Commandans qui leur étoient destinez & le mot pour les reconnoistre; On fit visiter par gens non suspects la Fuste du Conseil des Dix & on trouva l'Artillerie en état de servir. Jaffier eut la curiosité de voir la ceremonie où le Doge épouse la Mer, parce que c'étoit la derniere fois qu'elle se devoit faire. Sa compassion se redoubla à la veuë des rejoüissances publiques la tranquillité des malheureux Venitiens lui fit sentir plus vivement leur desolation prochaine, & il en revint plus irresolu que jamais.

mais. Mais enfin le Ciel ne voulut pas abandonner l'ouvrage de douze Siecles, & de tant de sages Testes à la fureur d'une Courtisanne, & d'une Troupe d'hommes perdus. Le bon Genie de la Republique suggera un expedient à Jaffier par lequel il crût sauver tout ensemble & Venise & ses Compagnons : Il fut trouver Barthelemi Domino Secretaire du Conseil des Dix, & il lui dit qu'il avoit quelque chose de fort pressé à reveler qui importoit au salut de l'Etat, qu'il vouloit auparavant que le Doge & le Conseil lui promissent une grace, & qu'ils s'engageassent par les sermens les plus saints à faire ratifier au Senat ce qu'ils auroient promis : Que cette grace étoit la vie de vingt-deux Personnes qu'il nommeroit, quelque crime qu'elles eussent commis ; mais qu'on ne crût

crût point arracher son secret par les tourmens sans la lui accorder, parce qu'il n'y en avoit point d'assez horribles pour tirer une seule parole de sa bouche. Les Dix furent assemblez dans un moment, & ils deputerent sur le champ au Doge pour recevoir de lui la parole que Jaffier demandoit; Il n'hezita pas non plus qu'eux à la donner, & Jaffier alors pleinement content de ce qu'il alloit faire, leur decouvrit toute la Conjuration. La chose leur parut si horrible & si merveilleuse, quil ne la purent croire. Toute-fois, comme il étoit aisé d'en verifier quelque particularité, on envoya Comino au Clocher de la Procuratie. Il raporta qu'il avoit trouvé tout le Corps de garde enyvré, ou endormi. Ensuitte on l'envoya à l'Arsenal. Il fut long-tems sans pouvoir trouver les Officiers

gagnez; mais enfin un Valet intimidé par ses menaces, lui montra une petite porte qu'il fit enfoncer, aprés avoit heurté quelque coups inutilement. Il les trouva avec les trois Petardiers, qui mettoient la derniere main aux Feux d'artifice destinez pour l'Execution; Il leur demanda ce qui les obligeoit à travailler le jour d'une si bonne Feste, & pourquoi ils n'avoient pas ouvert quand il avoit heurté. Ils répondirent avec une grande ingenuité, que les Petardier: devoient partir le lendemain pour aller joindre la Flotte; Que le General leur avoit maindé d'y porter un grand nombre de Feux d'artifice tout prests à joüer; que ne s'en étant pas trouvé de faits autant qu'il en demandoit, ils avoient prié les autres de leur aider à y travailler; que la chose pouvant estre de con-

consequence, ils avoient crû devoir se dispenser de l'observation de la Feste, & que pour la faire sans scandale, ils s'étoient enfermez comme il les avoit trouvez, dans le lieu le plus retiré de l'Arsenal, qu'ils avoient choisi exprez. Quoi que Comino ne pût rien repliquer à cette réponce il les arresta prisonniers. Les Dix épouvantez de plus en plus, envoyerent ensuitte chez la Grecque, mais on n'y trouva personne. Les hommes apostez qui avoient endormi le Corps de garde du Clocher avoient fait semblant de dormir comme les autres quand ils avoient vû Comino; mais il fut à peine sorti, qu'ils coururent chez la Grecque où ils donnerent l'alarme si chaude, que sans perdre un moment, Nolot, Robert, Revellido, Retrosi, Villamezzana Durand, Ternon, & Robert

bert Brulard qui se trouverent avec elle par hazard, furent se jetter tous ensemble dans une des Barques qu'on avoit retenuës au Pont de Rialte, pour aller querir les Troupes du Lazaret, & sortirent heureusement de Venise. La douleur qu'on eut de leur evasion fit resoudre de Visiter les Maisons des Ambassadeurs de France & d'Espagne sans plus attendre. On en demanda civilement l'entrée pour affaire qui regardoit le salut de la Republique. Le François l'accorda de mesme, & Renault fut pris, & emmené avec Laurens Brulard & de Bribe: Mais l'Espagnol refusa avec aigreur: Il allegua tous les Privileges de sa Charge, & protesta avec fureur contre la Violence qui lui étoit faite, quand il vit qu'on entroit de force. On y trouva dequoi armer plus de cinq cens hommes, soi-

xante

xante petards, & une quantité incroyable de poudre, de Feux d'artifice & autres choses semblables : On en fit un Inventaire exact, & il y assista en s'en moquant. Dans le tems qu'on apportoit cet Inventaire au Conseil des Dix ; un Noble de la maison de Valiera y arriva avec Brainvile & Theodore. deux des principaux Conjurez. Ils venoient d'aprendre que tout étoit découvert, & desesperant de se sauver parce qu'ils seurent aussi que tous les Ports étoient fermez depuis l'evasion de la Grecque, ils prirent le parti de faire semblant de vouloir decouvrir la Conjuration, & ils furent trouver ce Noble qu'ils avoient connû en Flandre, pour les amener au Conseil des Dix, où ils furent arrestez. On parcourut cependant tout ce qu'il y avoit de cabarets, hostelleries, chambres à

loüer,

loüer, lieux infames, & autres où des Etrangers pouvoient se cacher; & on arresta tout ce qu'on trouva d'Officiers Hollandois, François, Espagnols, Valons, Napolitains, où Milanois, jusqu'à prés de quatre cens. Sur ces entrefaites, deux Daufinois venans d'Oranges arrivent tout bottez, comme ils s'étoient jettez en quittant la Poste, dans la Barque qui les avoit amenez. Ils declarent au Conseil, que des François de leurs amis leur ayant écrit de Venise, que s'ils vouloient s'enrichir, ils n'avoient qu'à y venir, parce qu'il y avoit une Conjuration toute preste à executer, pour s'emparer de cette Ville & la donner au pillage, ils étoient venus en grande diligence pour découvrir cette méchanceté, au lieu d'y prendre part. Ils furent remerciez, logez honorablement,

& priez de se reposer en attendant que le Senat pût deliberer sur la recompense qui leur étoit duë. Cependant le jour vint, le Senat s'assembla, & le Marquis de Bedemar demanda audience. On la lui accorda par curiosité seulement. Le bruit de la Conjuration se repandit alors par la Ville, & y produisit un trouble épouvantable. Le Peuple qui sçeut confusement que les Espagnols en étoient les Auteurs, s'assembla autour du Palais de l'Ambassadeur pour le forcer, & on étoit prest à y mettre le feu, lors que ceux qui devoient le conduire à l'Audience arriverent. Ils firent entendre leur Commission: Le Peuple se flatta de l'esperance, que le Senat en feroit une punition exemplaire, le laissa sortir seul, & le conduisit avec toutes les injures & les imprecations

tions imaginables. L'Ambaſſadeur étant entré dans le Senat commença par des plaintes atroces de la violence qu'on avoit faite dans ſa Maiſon contre le Droit des Gens, & il accompagna ſes plaintes de menaces ſi fieres & ſi cruelles de s'en venger, que la pluſpart des Senateurs en furent conſternez, & craignirent que cet homme n'eut encor quelque reſſource qu'on ne ſavoit pas pour achever ſon Entrepriſe. Le Doge lui répondit, qu'on lui feroit excuſe de cet outrage, quand il auroit rendu raiſon des preparatifs de guerre qu'on avoit trouvé chez lui, qui comme Ambaſſadeur devoit eſtre un Miniſtre de Paix. Il repliqua, qu'il s'étonnoit que des gens qui paſſoient pour ſages fuſſent ſi malhabiles que de l'inſulter en face ſur un pretexte ſi groſſier; Qu'ils ſavoient auſſi bien que lui que

que toutes ces Provisions n'étoient qu'en depost dans sa maison, comme il y en avoit déja eu d'autre fois pour envoyer à Naples & dans le Tirol; Que pour les armes, toute la Terre savoit qu'il n'y en a point de si bonnes que celles qui se font dans les Villes de la Republique, & que pour les Feux d'artifice & autres choses semblables, l'occasion de quelques Ouvriers d'une habileté extraordinaire, qui s'étoient venus offrir à lui, l'avoit engagé à les faire travailler par curiosité. Le Doge interrompit, que ces Ouvriers étoient des malheureux, ou plûtost des monstres nez pour la hõte éternelle du genre humain; & en disant ces mots il presenta à l'Ambassadeur une Lettre de creance pour le Gouverneur de Milan, qu'on avoit trouvé parmi les papiers de Renault, avec d'autres Lettres du Duc d'Osson-

ne.

ne. L'Ambaſſadeur répondit, que pour le Duc d'Oſſonne il avoit déja declaré autre-fois, qu'il n'entroit point en connoiſſance de ſa conduite; Que pour la Lettre de creance, il étoit vrai que l'Ambaſſadeur de France lui avoit recommandé un Gentil-homme il y avoit déja quelque tems, lequel avoit beſoin de faveur à Milan pour certaine affaire particuliere, & qu'il avoit donné à cet homme la Lettre qu'on lui repreſentoit; mais qu'il avoit ignoré, que la Republique eut aucun intereſt dans cette affaire. Le Doge voyant par ces réponces que l'Ambaſſadeur n'en manqueroit jamais, ſe contenta de lui repreſenter avec beaucoup de gravité la noirceur de ſon Entrepriſe, & finit en lui proteſtant, qu'ils étoient tous fort éloignez de penſer que le Roi ſon Maître y eut

la

la moindre part. L'Ambassadeur répondit à cette remontrance avec tout l'emportement d'un homme de bien dont on attaque l'honneur injustement; Qu'il étoit d'une Nation à qui la valeur & la prudence sont si naturelles, qu'elle n'avoit que faire de recourir à de mauvais artifices pour perdre ses ennemis; Que le Roi son Maître étoit assez puissant pour les détruire à force ouverte, & sans employer les trahisons, & qu'on pourroit bien-tôt l'éprouver. Il sortit brusquement aprés ces paroles sans aucune ceremonie; Ceux qui le conduisoient le conjurerent de se reposer quelque tems dans un apartement voisin en attendant que le Senat eut donné les Ordres necessaires pour le faire sauver, & il se laissa conduire où on voulut en fremissant de colere, & sans rien répon-

pondre. Pendant que la Populace étoit acouruë à la Place pour le mettre en pieces aussi-tôt que le Senat l'auroit livré, il fut aisé à ceux qu'on envoya chez luy avec main forte, de faire embarquer ses Domestiques; & les plus precieux de ses meubles; On le vint querir ensuitte; & par des détours secrets du Palais on le conduisit dans un Brigantin bien armé avec bonne escorte. Le peuple enragé de son evasion, fit des Statuës de lui & du Duc d'Ossonne ausquelles il fit tout ce qu'il auroit fait à leurs personnes si elles avoient été en sa puissance. On depescha en mesme tems au General de Mer, avec Ordre de faire noyer incessamment l'Anglade, le Capitaine Jacques Pierre & tous les Officiers affidez que ce Capitaine avoit sur ses Vaisseaux. Comme on supposoit qu'ils devoient estre sur

leurs

leurs gardes, on choisit le Bastiment de la fabrique la plus étrangere qu'on trouva à Venise, pour porter cet ordre; On l'equippa de la manier la plus propre à faire croire qu'il n'en venoit pas, & il fit un grand tour afin d'arriver par un autre costé que celui par où il devoit arriver s'il en fut venu. On à sçeu depuis que le Capitaine avoit été toute la nuit en attente, & qu'ayant vû arriver ce Bastiment il s'étoit retiré aussi-tôt dans le principal de ses Vaisseaux, comme s'il se fut douté de la verité, & qu'il se voulut mettre en état de se defendre s'il étoit trahi. Mais il y a apparence que la crainte de tout perdre par une terreur qui pouvoit estre Panique l'arresta quelque tems à deliberer, s'il devoit se declarer car le General, qui ne perdit pas un moment, lui ayant envoyé deux hommes

mes choisis & non suspects, ces gens enterent sans armes qui parussent dans le lieu où il étoit, le trouverent seul, l'aborderent d'un air aussi libre que de coûtume, le poignarderent tout d'un coup, & le jetterent dans la mer sans que personne s'en aperçeut. L'Anglade & quarante de ses Officiers furent traittez aussitôt aprés de la mesme maniere & avec le mesme secret. Cependant Renault interrogé à Venise, répond qu'il ne sçait ce qu'on lui veut. On lui represente la Lettre de creance pour D. Pedre, un Passeport en Espagnol pour tous les Pays de l'obeissance d'Espagne, des Lettres de change pour de grandes sommes, & mille pistoles en or. Il répond qu'il ne connoît ni l'Ambassadeur d'Espagne, ni le Gouverneur de Milan; qu'ainsi, s'il y à quelque chose parmi ses Pa-

Papiers qui les regarde, il faut que d'autres que lui l'y ayent mis; & que pour les Lettres de change & les pistoles c'étoit tout ce qu'il avoit de bien au monde. On lui donne la Question ordinaire, & extraordinaire; il ne dit rien de nouveau, sinon qu'il étoit un pauvre Vieillard homme de bien, de qualité, & d'honneur, & que Dieu le vangeroit. On le represente plusieurs jours de suite à la Question, & on lui promet mesme impunité, s'il veut dire tout ce qu'il sçait, mais inutilement; & aprés avoir été tourmenté de toutes les manieres à diverses reprises, il fut enfin étranglé en Prison, & pendu en public par un pied, comme Traitre. Le Lieutenant du Comte de Nassau, les trois Petardiers, Bribe, Laurens Brulard & les deux Officiers de l'Arsenal le furent

aussi aprés avoir souffert la Question avec la mesme constance que lui, mais Brainvile, Theodore & plus de trois cens Officiers furent seulement étranglez où noyez en secret. Cependant Jaffier desesperé du mauvais succez de sa compassion se plaignoit hautement de ce que le Doge & le Conseil des Dix ne tenoient pas la parole qu'ils lui avoient donnée en faveur de ses Compagnons. Elle n'avoit été violée qu'aprés une meure Deliberation. Plusieurs vouloient même qu'on l'observat religieusement; d'autres remontrerent, que la chose pourroit estre douteuse, si on n'avoit sçeu la Conjuration, que par Jaffier, mais que les deux Daufinois qui l'avoient aussi revelée, mettoient le Senat en plein droit d'en user de la mesme sorte, que si Jaffier n'avoit rien découvert. Cet
Avis

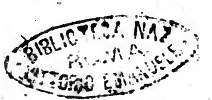
Avis l'emporta soûtenu par l'horreur & la frayeur publique, quoi qu'il y eut plusieurs choses à dire au contraire. On tâcha d'apaiser Jaffier par toute sorte de moyens. On lui offrit de l'argent & de l'emploi; il refusa tout, s'obstina à demander inutilement la vie de ses Compagnons, & sortit enfin de Venise, inconsolable de leur Supplice. Le Senat l'ayant sçeu, lui envoya un Ordre de vuider les Etats de la Republique dans trois jours sur peine de la vie, & quatre mille Sequins qu'on le força de prendre. La pitié qu'il ressentoit pour ses Compagnons, se redoubloit autant de fois qu'il consideroit qu'il étoit la cause de leur mort: Il apprit en chemin que l'Entreprise sur Bresse étoit encor en état de reussir: Le desir de se vanger du Senat, l'obligea à s'aller

jetter dans cette Ville; mais il y fut à peine, que les Dix ayant penetré cette Affaire par des Papiers des Conjurez, on y envoya des Troupes, qui s'emparerent des Postes principaux, & passerent au fil de l'épée quelques Espagnols qui y avoient été introduits. Jaffier fut pris combattant à leur teste, comme un homme qui ne cherche qu'à vendre cherement sa vie, & étant conduit à Venise peu de jours aprés, il y fut noyé le lendemain de son arrivée. La mort de ce Malheureux ayant achevé de retablir la tranquillité dans cette grande Ville, le premier soin du Senat fut de demander un autre Ambassadeur à Madrid; D. Loüis Bravo fut aussi-tôt nommé pour cet Emploi avec Ordre de partir incessamment, & le Marquis de Bedemar, lui donna suivant la coûtu-

coûtume une Instruction qui se reduisoit presque toute à deux points. Le premier de ces points étoit, que le nouvel Ambassadeur blâmat hautement en toute occasion la conduitte de son Predecesseur, & qu'il affectat d'en tenir une contraire, jusques mesme dans les choses les plus indifferentes. L'autre point étoit, que dans toutes les affaires qu'il auroit à negotier touchant les Droits & les Préeminences de la Republique, il se servit pour tous Memoires, du *Squittinio della Libertá Veneta*, auquel le Marquis de Bedemar renvoye dans plusieurs endroits de cette Instruction, & en des termes, qui, bien que retenus, découvrent assez l'amour paternelle qu'il avoit pour ce Libelle. On publia cependant à cri de trompe & par écrit dans tous les Etats de

la Republique une defence sur peine de la vie, d'imputer quoi que ce fut de la Conjuration au Roi d'Espagne, ni aux Espagnols; On donna trente mille ducats aux deux Daufinois qui étoient venus expres de leur Pays pour la découvrir; D. Pedre voyant toutes choses desesperées, acheva de licentier ses Troupes; & rendit Versel; Le Duc d'Ossonne fit de grans biens à la femme & aux enfans du Capitaine, en les mettant en liberté, & le Marquis de Bedemar reçeut d'Espagne un Ordre pour aller servir de Premier Ministre en Flandres, & quelques années aprés de Rome, le Chapeau de Cardinal.

F I N.



Quand quelque fait eſt décrit à la verité & avec ſes circonſtances, encor qu'il ne ſoit parvenu qu'à mi-chemin, ſi peut-on toûjours en tirer du fruit; tout ainſi que de ceux qui ne parviennent que juſques au tiers où au quart du cours commun de la vie, on ne laiſſe pas d'en tirer de bons exemples; car la vertu, en toutes les parties de l'âge, où d'une action, ſe fait aucunement paroître.

Monſieur de la Noüe
dans ſes Memoires.



BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

